

S



regards

PARAIT LE JEUDI

N° 144 *

15 OCTOBRE 1936

**Il faut que
cesse le blocus
contre le peuple
d'ESPAGNE**

Articles de

MARGARITA
NELKEN

•
ELIE FAURE

•
I L Y A
EHRENBURG

•
GABRIEL
P E R I

et de
PIERRE
S C I Z E

retour
d'
U. R. S. S.

Rev. 712
A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

1 fr. 25
2 frs. BELGES
0.40fr. SUISSE
24 pages



ACTUALITES DE LA SEMAINE



1 et 2. — Malgré les menaces des factieux, les meetings du Parti Communiste en Alsace-Lorraine se sont déroulés dans le calme, au milieu d'un vif enthousiasme. A Strasbourg, 15.000 personnes ont acclamé CACHIN et THOREZ, et les orateurs des autres organisations du Front Populaire. Les Alsaciennes en costume ont défilé avec des drapeaux du Front Populaire.

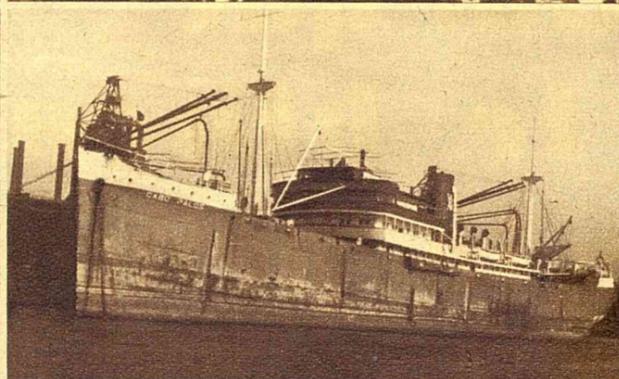
3. — A Metz, les fascistes, agents d'Hitler, ont tenté en vain d'empêcher la réunion communiste.

4. — Le « Cabo Palos » prêt à quitter Marseille, avec des vivres recueillis pour le peuple espagnol par le Comité d'Aide.

5. — Les grévistes de la Chocolaterie des Gourmets, rue Violet, ont été sauvagement frappés. La population du XV^e est indignée.

6. — Dans une boucherie, l'affiche du Comité de Surveillance des Prix.

7. — Joséphine LUNER, qui tortura atrocement sa servante, condamnée à mort à Vienne.



De très nombreux lecteurs...

ont déjà profité du maintien momentané de notre ancien tarif d'abonnements. Ainsi pendant un an ils ne paieront leur hebdomadaire que 77 centimes.

Pour les mêmes raisons qui nous ont obligés à augmenter le prix de vente au numéro, nous ne pouvons plus maintenir le tarif d'abonnements encore en vigueur et **à partir du 22 Octobre** un nouveau tarif sera appliqué. Comme pour la vente au numéro, nous établirons les prix les plus justes possibles.

Vous avez donc intérêt à faire comme les lecteurs qui vous ont déjà précédés et à prendre un abonnement avant le 22 Octobre. Vous ferez une grande économie et vous soutiendrez votre journal!

« REGARDS. »

TARIF DES ABONNEMENTS EN FRANCE :

3 mois (13 n^{os}) 12 frs — 6 mois (26 n^{os}) 22 frs — 12 mois (52 n^{os}) 40 frs
Nous acceptons les réabonnements par anticipation

"REGARDS" 89, Rue d'Hauteville, PARIS (X^e) Compte Chèq. Postal 1715-54

C

y a quelq
de ne pas
tant de l'
la tranqui
parole.

Dans sa
formé heu
cours, dev
spécial d'a
Musée. Su
exposé des

Et sur t
Caproni, e
Alvarez
souviens
petite ar
rienne. Il

la seconde
ministère
verte de p
puis trent
président
Largo Cab

Tel est l
de l'Espag
gandiste s
aussi un d
son pays c
et qui fut
dent de la
nutes aprè
aura conqu

Pour y a
dit la vér
des repré
nements. C

généraux, a
lité à la co
de renvers
dans le pa
territoire é

Il analy
l'obligation
Société des
état victim
cisme a re
guerre : L
rité collect
ce cas.

Il accuse
dans mon
déjà, si le
faire front
redoutable.

Et encor
tailler en
faire l'obje
devrait être

L'Assemb
De ma p
la déléga
plaudissem
che, de Gr
la tête!

Deux jou
a annoncé
la Société
les pêcheur
Société des
spécialisé à

Eh bien!
res 30, dan
Livre Blanc
gnole dit à
d'apporter
français

Oui, ils c
Car rare
sation si co

Del Vayo
petit, tout
nistré des

Il faut s
on n'a pas
délégués de

Il faut que cesse

LE BLOCUS

contre l'ESPAGNE républicaine !

par

GABRIEL PERI

Ce matin dans le Bâtiment Electoral de Genève, il n'y a plus une place libre. L'Espagne républicaine va faire entendre sa voix et l'on sait que cette matinée sera la grande matinée de la session.

— Je donne la parole à Son Excellence Alvarez del Vayo, ministre des Affaires Etrangères de la République Espagnole.

Que n'a-t-on fait cependant pour que cette voix fût étouffée! Il y a quelques heures, le président de l'Assemblée voulait se réserver le droit de ne pas donner la parole au délégué de l'Espagne. Cette nuit, le représentant de l'Uruguay, qui sans doute symbolise l'ordre, la stabilité sociale et la tranquillité politique, a menacé de quitter la salle si Del Vayo prenait la parole.

Dans sa petite chambre de l'Hôtel Métropole, Alvarez del Vayo a été informé heure par heure de ces menaces, pendant qu'il préparait son discours, devant une table chargée de dossiers. De dossiers d'un ordre assez spécial d'ailleurs... La chambre du ministre espagnol était une espèce de Musée. Sur la cheminée, sur le guéridon, notre ami avait méticuleusement exposé des obus, des grenades, des pièces d'avion.

Et sur tout cet arsenal, se lisaient les marques de fabrique : *Fokker!*... *Caproni, etc...*

Alvarez del Vayo, maintenant, s'est installé devant le micro, et moi je me souviens de nos deux dernières rencontres, en novembre 1934, dans une petite auberge près de Madrid. C'était au lendemain de la Commune asturienne. Il me racontait les horreurs du *Tercio* à Oviedo. Quand je le revis, la seconde fois, c'était à Madrid encore, mais plus dans une auberge, au ministère de la Guerre. Del Vayo revenait du Front, la salopette bleue couverte de poussière. Il n'avait pas dormi depuis trente-six heures. Et il apportait au président Giral, un message de son ami Largo Caballero.

Tel est l'homme qui va plaider le dossier de l'Espagne républicaine. C'est un propagandiste socialiste et un milicien. Et c'est aussi un diplomate qui naguère représenta son pays comme ambassadeur au Mexique, et qui fut ensuite, à Genève même, président de la Commission du Chaco. Trois minutes après son exorde, Alvarez del Vayo aura conquis son auditoire.

Pour y arriver il n'use d'aucun artifice. Il dit la vérité. Il interpelle : vous êtes ici des représentants responsables de gouvernements. Que penseriez-vous si demain des généraux, après avoir prêté serment de fidélité à la constitution, essayaient par la force de renverser cette constitution en amenant dans le pays des troupes recrutées sur un territoire étranger?

Il analyse : La sécurité collective, c'est l'obligation qu'assument les membres de la Société des Nations de venir en aide à un état victime d'une agression. Mais le fascisme a recours à un nouveau genre de guerre : Le coup d'état intérieur. La sécurité collective doit s'appliquer aussi dans ce cas.

Il accuse : La lutte serait déjà terminée dans mon pays. L'ordre y serait rétabli déjà, si le peuple espagnol n'avait pas dû faire front à une autre agression autrement redoutable.

Et encore : « S'engager à ne pas ravitailler en armes une rébellion ne devrait faire l'objet d'aucun accord spécial. Ce devrait être la règle, la loi ».

L'Assemblée conquise applaudit.

De ma place, en vieil habitué, je regarde la délégation française. Et je note les applaudissements de Paul-Boncour, de Planche, de Grumbach. Les autres ont baissé la tête!

Deux jours passent. Le ministre espagnol a annoncé qu'il remettrait un mémoire à la Société des Nations. Il avait compté sans les pêcheurs en eau trouble. Il avait compté sans le secrétaire général de la Société des Nations, un certain M. Avenol — un Français, hélas! — qui s'est spécialisé à Genève dans l'étouffement de la voix des victimes.

Eh bien! on se passera du concours de M. Avenol. Le 30 septembre, à 20 heures 30, dans le Hall de l'Hôtel Métropole, M. Carlos d'Esplaat nous apporte le Livre Blanc qui vient de sortir des presses. Un membre de la délégation espagnole dit à l'un de nos confrères : « Lisez, cher Monsieur, nous avons essayé d'apporter les preuves irréfutables que sollicitait le Président du Conseil français dans son discours de Luna-Park ».

Oui, ils ont essayé... et réussi.

Car rarement nous avons lu réquisitoire si accablant et acte d'accusation si complet.

Del Vayo a quitté Genève. Lorsque son train arriva en gare de Paris, un petit, tout petit fonctionnaire du Quai d'Orsay, vint saluer poliment le ministre des Affaires étrangères d'Espagne.

Il faut se faire une raison. Quand on représente la démocratie espagnole, on n'a pas droit aux honneurs dont la France officielle accable le Dr Schacht, délégué des Croisés de Nuremberg! Alvarez del Vayo a souri. Car d'autres

l'avaient reconnu et le saluaient en levant le poing : les cheminots du P.-L.-M. ! Cependant, le Livre Blanc faisait le tour du Monde : A Genève, les socialistes suisses disaient : « C'en est assez. Il faut en finir avec le blocus qui assassine nos frères d'Espagne ! »

Et voici que se réunissent les socialistes de Grande-Bretagne : un homme et une femme sont venus leur parler. L'homme, c'est M. d'Asua, vice-président des Cortès, l'un des auteurs de cette Constitution Républicaine qui a fait de la condamnation de la guerre, une de ses stipulations essentielles; la femme, c'est Mme de Palencia, qui ces jours-ci représentait l'Espagne à la Société des Nations. Le Congrès les écoute. Mme de Palencia parle des atrocités rebelles. Les Anglais sont gens précis. L'éloquence vraie est faite pour eux de faits et de dates. Mme de Palencia accumule les faits et les dates. L'Angleterre est le pays de *l'habeas corpus*. On y déteste le racisme et Mosley s'en est rendu compte l'autre après-midi dans *l'East End* de Londres. L'Angleterre, patrie des Parlements, est pour la tolérance religieuse. Mme Palencia déclare : « Quand nous aurons vaincu, dans l'Espagne républicaine, nul ne sera inquiété pour ses convictions religieuses. » Et les deux orateurs commentent le *Livre Blanc* et ils précisent les conclusions de la Commission britannique d'enquête résumées par Miss Rathbone. Le Congrès s'indigne. On crie : « Honte! Honte! » à l'adresse des dictatures fascistes. Et le lendemain, Attlee et Greenwood vont dire à M. Neville Chamberlain qu'une situation nouvelle a été créée.

A Bruxelles, de Brouckère s'est écrié le premier jour — comme Jouhaux, comme Zyromsky, comme nous : « La paix, ce n'est pas la lâcheté », et le 7 octobre, le Conseil général du P. O. B. demande aux gouvernements signataires de la déclaration de non intervention de reconsidérer le problème.

Le 7 octobre, une autre réunion se tient à Londres. Celle du trop fameux Comité de non-intervention.

Il y a le Livre Blanc Espagnol! Il y a la mémoire de la Commission britannique d'enquête. Qu'en pense le Comité de Londres?

Le Comité de Londres est résolu à n'en rien penser, car — écoutez bien : « Il ne peut considérer que les faits qui lui sont soumis par un des gouvernements représentés dans son sein. »

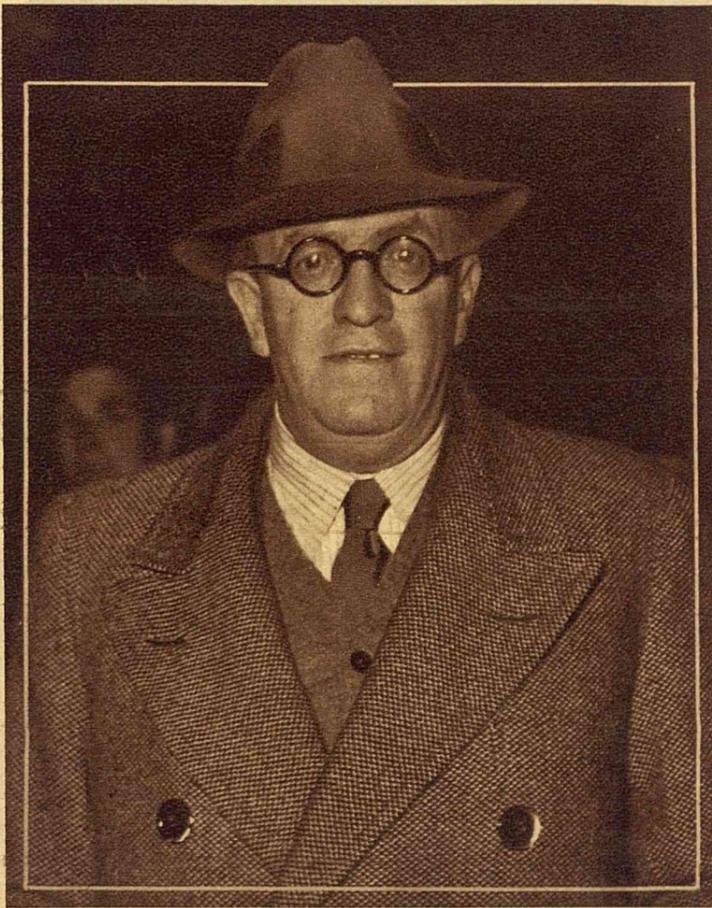
On étouffe dans cette atmosphère de tragi-comédie.

Jusqu'au 7 octobre! Car le 7 octobre, quelqu'un a rompu le charme et le camarade Kalgan, délégué de l'Union Soviétique, a dit en substance : « L'U.R.S.S. a donné son adhésion à la proposition d'une puissance amie. Nous étions tous d'accord pour penser que cette adhésion n'aurait de valeur que si l'accord souscrit était loyalement observé. On nous apporté la preuve que l'accord est violé. Assister impassibles à cette violation, ce serait nous en rendre complices. Si les violations ne cessent pas aussitôt, l'U.R.S.S. sera déliée de son engagement. »

Ce fut, dit le *Daily Herald*, une impression d'immense soulagement! Une fois de plus, l'U. R. S. S. avait parlé le langage du droit et de la raison.

J'imagine l'arrivée de la nouvelle parmi les miliciens, sur le front de l'Aragon, et sur celui de la Sierra. J'imagine les fusils qu'on lève vers le ciel, j'imagine *l'Internationale* que chantent à pleine poitrine ceux qui mènent depuis trois mois le plus sévère combat.

J'imagine les voix qui se transmettent comme les chants d'allégresse, ces cris d'Espoir : « Courage, frères républicains, demain peut-être, grâce à la démocratie soviétique, la démocratie espagnole sera délivrée du blocus! »



Alvarez del Vayo, ministre des Affaires Etrangères de la République Espagnole, à son arrivée à Paris.

MADRID

ou l'héroïsme tranquille



Une attaque des miliciens sur le front d'Estrémadoure.



Dans le secteur de Sigüenza, les miliciens font l'assaut d'un village occupé par les rebelles.

On a beaucoup parlé de la frivolité de Madrid. Les esprits chagrins dont le pessimisme « déteint » sur tout ce qui les entoure, se sentaient froissés par la sérénité d'une ville qui n'était pas aux cent coups dès que les nouvelles du Front arrivaient peu satisfaisantes. Or, le Madrid des cafés illuminés et des cinémas et théâtres bondés à moins de cent kilomètres du feu, est aussi le Madrid sur lequel n'ont eu aucune prise les raids d'aviation, manifestation organisée pour « démonter » le cran de la population civile.

Tout au contraire : ce n'est pas la peur, mais la colère, qui grandit; et la colère, c'est de l'énergie pour la résistance.

L'enterrement du lieutenant Moreno, l'un des braves d'Octobre (car la vie espagnole est sciendée en deux parties bien distinctes : ceux d'Octobre et les autres), condamné à de longues années de prison pour sa lutte contre les traîtres d'alors, et mort aujourd'hui dans la lutte contre les fruits de cette trahison, cet enterrement a donné lieu, sur tout son parcours, non pas à des sanglots, mais à des explosions de haine contre le fascisme : « Nous te vengerons... Ils payeront cher ta mort... On leur fera savoir pourquoi est mort Moreno... »

Le lieutenant Moreno faisait partie de ce petit groupe d'officiers socialistes des Gardes d'Assaut qui, depuis bien avant l'insurrection, disaient « nous » en parlant de la cause du prolétariat. Il fut un des dirigeants de l'assaut à la Caserne de la Montagne, la forteresse où les militaires de Madrid s'étaient organisés pour « réduire » la capitale. « La Montagne » prise, et Madrid en sûreté, Moreno devint bombardier d'aviation. Et tous les soirs, au moment des fortes luttes en Estrémadoure, il m'arrivait à la Maison du Peuple, débordant de gaieté, de vie, l'image même de la joie de vivre : « Je viens de ta province. Je t'ai bombardé ci ou ça, mais bien, tu sais, tu peux être contente. Ça vaut que tu m'embrasses, mais je suis si sale... »

Et c'était un rire d'enfant qui soulignait le récit tout simple de prouesses fantastiques.

A côté de nous, derrière la bière portée par les hommes de Moreno, qui n'ont pas permis que leur lieutenant fût mis sur le char funèbre, un camarade, qui avançait les yeux fixes et secs, nous di-

sait d'une voix blanche de somnambule : « Ils m'ont fusillé mon père, rien que parce que c'était mon père. Ma femme et mon fils, il paraît qu'ils les ont fusillés aussi. Et ils ont séquestré ma fille, qui a neuf ans. » Tout le long du convoi, les cris de vengeance. Et, à chaque instant, un arrêt, pour permettre à une femme anonyme de déposer encore quelques fleurs sur le char croulant sous les gerbes, les couronnes et les étoiles à cinq pointes en fleurs rouges.

Non, Madrid ne pleure pas. Personne ne pleure ni ne se plaint. Ces derniers jours, lorsque, à un moment donné, la situation a semblé plus particu-

prendre. Mais l'une, une jeune maman, proteste encore : « C'est que moi, je ne me sens pas du tout angoissée... »

Ça se passait juste le jour où il semblait qu'on aurait pu craindre davantage. Maintenant, ceux qui ne sont pas partis ne veulent plus en entendre parler. Le « Levant », toute la côte orientale, des Pyrénées catalanes à l'Andalousie, offre son hospitalité : « Il y a de tout ici. Envoyez-nous tous vos enfants. » Et Valence, à elle seule, s'offre pour en héberger 40.000.

De Madrid, on répond durement : « Ce n'est



La fontaine d'un village près de Madrid: soldats du peuple et femmes du peuple.



On est prêt. Grand-père, lui aussi, a été fusillé, pour que ses petits enfants ne connaissent pas la honte du fascisme.

lièrement grave, eh bien! on s'est préparé, voilà tout.

« Moins il y aura de bouches à nourrir, plus il y en aura pour chacun; ceux qui n'ont rien à faire ici, mieux vaut qu'ils partent. Et puis, sans gosses, on est plus à l'aise pour travailler! » C'est tout ce qu'on entend.

Une commission de femmes du quartier vient me voir : « Vous croyez que nous devons partir avec les enfants? Nous n'avons pas peur, vous savez. » Et il faut les convaincre, leur faire com-

pas des vivres qu'il nous faut, mais des armes. Nous pouvons nous passer de viande, de lait ou de pommes de terre; nous ne pouvons pas nous passer d'avions lorsque les trimoteurs allemands et italiens viennent bombarder nos lignes. » Mais, à cela, Valence, le « Levant », malgré leur générosité, ne peuvent rien. Ce sont les antifascistes d'ailleurs qui doivent enfin comprendre, ne serait-ce que par égoïsme, qu'on ne peut, sous prétexte de neutralité, laisser assassiner un peuple par le fascisme international.

l'enterrer. Il paraît qu'elle peut encore se sauver. Mais si elle meurt, je prendrai sa place. « Ils » ont besoin de l'une de nous, là-haut. »

Les villages proches de Madrid sont devenus zone de guerre. Par milliers, les paysans, les ouvriers arrivent pour former de nouveaux bataillons, auxquels on donne des noms sonores qui semblent des consignes :

« Ils ne passeront pas »... « Nous autres »... « Terre et Liberté »... « Bataillon d'Acier »... « U. H. P. », la consigne de l'Octobre des Asturies.

Et aussi des noms de martyrs : « Lieutenant Castillo, Capitaine Coudés, Pedro Nubio, Adolfo Bravo », et encore les noms des apôtres, de Lenin à Pablo Iglesias, et enfin les noms qui sont la récompense d'une vie de militant, parmi lesquels deux noms de femmes, ce qui fait qu'il est courant d'entendre, dans les ordres qui se donnent à l'Etat-Major : « La Pasionaria doit immédiatement avancer sur la gauche », ou : « Margarita Nelken N° 1 doit passer la nuit à tel endroit. »

Et Madrid continue à être tranquille dans son héroïsme. Prêt à tout. Il n'y a que les alités qui se plaignent.

« Et qu'est-ce que je deviendrais, moi, s'ils entraient ? » gémit le maire de Villafranca de Los Barros, un village d'Estrémadoure où, à la tête de soixante-quinze hommes mal armés, il a ré-

sisté six heures à une colonne de cinq mille mercenaires ennemis qui avançaient protégés par des tanks et des avions. C'est un vieux camarade, boullanger de son état, et boiteux depuis son enfance. Il a pu s'enfuir avant le massacre, grâce à un de ses concitoyens qui l'a pris sur son cheval, duquel il est tombé en route. Blessé, épuisé physiquement et moralement, sans nouvelles de sa femme et de sa fille qu'il avait, les y croyant plus en sûreté, envoyées à la capitale de la province où toutes les familles de militants ont été fusillées, il gémit sur son lit d'hôpital.

Je le gronde : « D'abord, ils n'entreront pas. Et si, par impossible, ils entraient, j'espère que tu n'aurais pas peur ? » Il se dresse sur son lit, farouche : « Peur ? Tu le dis sérieusement ? Mais comment pourrais-je lutter avec ma jambe cassée ? » Une infirmière, gaiement, donne la solution : « On t'assoira et tu tireras assis. » Le vieux, alors : « Toi, petite, tu le dis en riant, mais, s'ils entraient, tu verrais !... »

Madrid, quoi que fassent les esprits chagrins, ne veut rien perdre de son optimisme. On a fait partir, pour « le Levant » ensoleillé et aux belles récoltes, des gosses et des femmes. On est prêt. Comme me disait une petite camarade qui allait se faire une « permanente », il n'y a aucune raison pour ne pas être comme toujours. Et il n'y en a aucune, en effet.

Au pied d'un vieux château, les paysans qui ont dû fuir le massacre fasciste, emportant ce qu'ils pouvaient sauver, se reposent un moment. On songe à l'exode de 1914...

e
par
**MARGARITA
NELKEN**

iste
aux Cortès

« Toi qui as été en France, c'est vrai qu'il y a des socialistes, là-bas ? » me demande narquoisement à l'hôpital de l'Escorial un petit milicien qui a eu les deux jambes fauchées par un Junker. Je tâche de lui faire comprendre qu'il n'est pas possible d'identifier le peuple de France à son Gouvernement. Il m'écoute, acquiesce, puis : « Tout ça, tu le diras plus tard aux orphelins de celle-là, si elle meurt ! »

Celle-là, c'est, au bout de la salle, un monceau de linges sanglants : Remedios Jover, une militante de Pretel, dans la province d'Alicante, qui s'en est venue s'enrôler dans le bataillon Octobre



Dans les villages voisins du front, les paysannes lavent le linge des combattants.



où elle a servi de mère à tous les combattants, lavant leur linge, recousant leurs salopettes, pansant les plaies des pieds épuisés et les blessures, barbouillant d'iode les poitrines refroidies par les nuits de la Sierra, et qui, finalement, après avoir planté de ses mains un drapeau rouge à vingt mètres de la tranchée fasciste, a attrapé une balle dans la tête.

Auprès d'elle, bien droite sur sa chaise, la mère, une vieille paysanne. « Quand on m'a fait venir, nous dit-elle, j'ai pensé que c'était pour

Visite au front

par
E L I E F A U R E

Nous voici lancés à toute vitesse sur la route de la Sierra. A chaque village, dont les abords sont fortifiés, un poste de volontaires dont quelques-uns n'ont que des revolvers, d'autres des fusils de chasse ou de vieilles carabines, nous arrête. Les têtes entrent

vers la plaine de Ségovie. On n'aperçoit qu'avec difficulté, et à condition qu'ils bougent, les miliciens de garde en salopette bleue qui se cachent sous le couvert des pins et des chânes-liège, où quelques mitrailleuses tapies montrent leur museau. Le commandant Burillo, un homme grand, d'aspect très noble et de visage triste,

nous offre le café à son poste de commandement. Il a fait la guerre du Maroc. Il porte sur ses traits aristocratiques tous les stigmates de la servitude et de la grandeur militaires. Ses yeux s'embuent quand je le félicite d'être resté fidèle à son serment. Très sobre de propos, il me montre la carte, indique les positions respectives de ses troupes et de l'ennemi. Ses lieutenants improvisés l'entourent, fanatisés par son calme et sa bonté. La hiérarchie, ici, n'existe que pour le combat. Je m'en suis déjà rendu compte à Barcelone, à Madrid. Mais à deux cents pas des bandes d'assassins qui ont envahi l'Espagne, cela prend un caractère de grandeur singulièrement émouvant. Tous se penchent avec passion pour suivre les indications de son doigt. Il n'y a pas un traître parmi eux, et cet instituteur hâve et défait, qui vient de s'évader de Ségovie, et qui erre depuis deux jours dans les bois, est admis comme les autres aux délibérations. Quelques blessés sont là, qui ont refusé d'être évacués et se mêlent à notre groupe, les traits tirés, le teint pâle, mais le sourire heureux. La plus profonde fraternité, la plus absolue confiance les rassemblent autour de leur chef.

De la Puerta de Novocerrada, sur la ligne de partage des eaux de la Sierra, nous partons vers Guadarrama, beaucoup plus bas vers la plaine. Je suis étonné que l'ennemi ne tente pas de nous atteindre, car à plusieurs reprises, en descendant les lacets de la route, nous sommes à portée de ses batteries, parfois de ses mitrailleuses. Guadarrama est en ruines. Je reconnais ici l'image de la guerre. Murs écroulés, pièces béantes, dé-

combres entassées dans les chambres et les cours. La route seule est dégagée, que balayaient les mitrailleuses ennemies à la sortie du village où se trouve le poste de commandement du commandant Ristori, qui offre avec Burillo un contraste savoureux. C'est un petit homme tout rond, débraillé et jovial. Il a conservé son ancien uniforme déboutonné sur sa chemise sans col avec ses aiguillettes souillées et sa casquette de travers. Il n'a pour armes qu'un pistolet et ses jumelles. Je constate ici, une fois de plus, le peu de goût des Espagnols, même officiers de carrière, pour le panache. Burillo, lui, n'avait pas même un pistolet, et seulement sur la poitrine une grosse étoile d'argent. Avec cela, fraternité réelle, mais pas de familiarité déplacée entre leurs hommes et eux. Du haut en bas, peuple de gentilhommes, d'un tact qui ne se dément jamais.

La maison qui abrite le poste est fort endommagée. Mais quelques murs tiennent encore. Au fond du jardin, derrière un petit mur, des hommes veillent. Les positions de l'ennemi sont sur la colline d'en face, qui monte aux portes du village. Le commandant Ristori va et vient sur la route, sans le moindre souci des balles qui le saluent quelquefois, toujours souriant, rond et heureux de vivre. Quel entraîneur d'hommes! Ils le suivraient tous dans le feu.

Il me conte que, la veille, un lieutenant de miliciens a été rapporté des lignes, treize heures après sa blessure, avec huit balles dans la peau, et qu'il a chanté l'*Internationale* sur son brancard jusqu'au poste de secours.

Ici, comme au poste de commandement où elles font la popote, les miliciennes ne se couchent pas. Elles nous servent du jambon et du vin blanc avec un entrain délicieux. Mais la mitrailleuse crépite. Je cours derrière le petit mur du jardin, où quelques sacs à terre renforcent les crénaux. Les artilleurs du 155 court que j'ai aperçu sous les arbres, un peu avant l'entrée du village, commencent à régler leur tir. Les obus passent sur notre tête, avec le chant plaintif que je ne pensais plus entendre. En cinq minutes, le tir est réglé, la fumée des éclatements suit une seule ligne, à mi-côte, qui doit être la tranchée adverse dont les mitrailleuses se taisent. Le commandant Ristori ne se tient plus de joie, sa gaieté saine se communique à tous et c'est au milieu des acclamations que nous remontons en voiture. Nous rentrons à Madrid. Le soleil décline. J'emplis mes yeux de la vision de l'immense écrin noir et rose que ses derniers rayons allument sur les pentes de la Sierra.



Ci-dessus :
Sur le front d'Aragon, on emmène les prisonniers rebelles vers les lignes arrières.

dans la voiture, jeunes ou vieilles, féminines ou masculines. Visages généralement beaux, graves, parfois souriants, paroles toujours courtoises qui se font amicales dès que Margarita Nelken, qui m'accompagne, décline ses noms et qualités. Je suis touché des attentions dont je suis l'objet de la part de ces paysans de Castille aux manières de grands seigneurs — je veux dire simples, de fière allure, discrets, mais cordiaux, — dont la grâce héroïque éclate dans les propos et les regards. J'éprouve devant eux la gêne croissante d'aller au front sans y rester. Quand je serai parmi les combattants, cette gêne deviendra honte. Je n'y viens pas par curiosité cependant. Je voudrais serrer quelques mains, dire à ces braves gens que la France spirituelle est avec eux, et que quelques Français qui ont fait la guerre et qui ont souffert de la guerre, admirent qu'ils y soient allés sans y être contraints. Dès l'arrivée à Novocerrada, tout le monde nous entoure. Ils dévalent des pentes, ils sortent des rares maisons, ils se pressent autour de nous pour entendre les nouvelles dans une chaleur de sentiments et un besoin de sympathie à vous arracher des larmes. En serrant ces mains usées par l'outil et où la crosse du fusil rencontre des callosités familières, ma gorge se serre. Quelques-uns seront morts dans huit jours, qui ont à peine vécu. Il est vrai qu'à cette minute ils vivent plus qu'ils n'auraient peut-être vécu s'ils étaient devenus très vieux. Beaucoup ont moins de 18 ans, l'un d'eux en a 15. Je l'embrasse. Il a l'air surpris. Les Espagnols ne connaissent pas ça. On se prend dans les bras et on se tape dans le dos.

C'est ainsi que j'ai dit adieu, sur la « gran via » de Madrid, à mon délicieux ami le dramaturge Grau, qui ressemble à Jean Cassou. Je leur fais, sur la véritable Espagne, un petit discours que traduit Margarita. Un cri passionné de : « Viva Francia! » me répond. Hélas! le pousseront-ils encore? Ce besoin qu'ils ont que la France les approuve, cette joie qu'ils manifestent quand on le leur affirme, et cette honte que nous avons, nous, Français, quand ils nous posent ces questions, parce que nous savons que la France ne fait pas pour eux, depuis un mois, la millième partie de ce qu'elle eût pu faire en quelques jours, tout cela n'est-il pas pour nous le pire des châtements?

Au-dessous de nous, les pentes escarpées se bousculent, coulant au loin



Ci-dessus :
Un groupe de skieurs basques part pour le front de Guadarrama.



Ci-contre, à droite :
Une mitrailleuse anti-aérienne, une arme assez rare chez les troupes républicaines.

VISAGES D'ESPAGNE*

par

ILYA EHRENBURG

8. — CHEZ DURRUTI

Ils étaient restés longtemps hors la vie; ils avaient vécu des mythes du siècle passé et de leur courage. Je n'oublierai jamais ce garçon de ferme de Fernan Nunes, à moitié illettré, qui répétait : « Pourquoi discutez-vous la Deuxième et la Troisième Internationale? Il n'existe que la Première... » Pour lui, le *companero Miguel Bakunin* était un contemporain.

A Barcelone, il y avait beaucoup d'anarchistes. Le 19 juillet, la main dans la main, avec les communistes et les socialistes, ils se lancèrent à l'assaut de l'Hôtel Colon. Près des murs des maisons, sur les dalles des trottoirs, je vis des tas de fleurs : à ces endroits avaient péri les héros de Barcelone. Le peuple sans armes avait vaincu l'Armée.

« A Saragosse! » Ces paroles étaient inscrites sur les carrosseries des taxis. Des jeunes filles fragiles, délaissant l'aiguille, portaient avec peine les lourds fusils. Sous des matelas tassés sur les toits des Hispanos, les ouvriers de Barcelone, armés de revolvers, partaient au combat. Ils posaient devant les photographes en chapeaux à larges bords. Il y avait parmi eux des centaines de *Pancho Villa*. Les Blancs, eux, avaient à Saragosse des tanks et des avions.

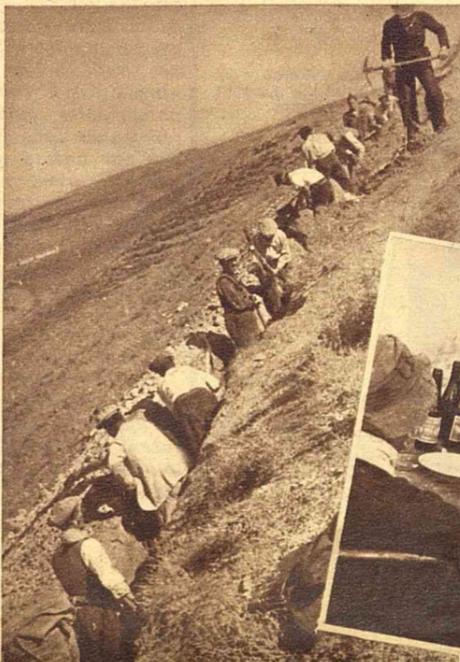
Le XIX^e siècle était encore vivant dans les mansardes et les sous-sols de Barcelone. Sur les murs s'étaient des affiches : « Organisation de l'indiscipline. » Entre deux escarmouches, les anarchistes discutaient de la reéducation de l'humanité. L'un d'eux me dit : « Sais-tu pourquoi notre drapeau est rouge-noir? Le rouge c'est la lutte. Quant au noir, c'est parce que la pensée humaine est obscure. »

Je me rendais, la nuit, de Bujaralos à Pina. Des carcasses d'automobiles détruites, à coups de bombes, par les avions allemands, surgissaient de la nuit sur la route. Des combattants en bonnets rouges-noirs demandaient le mot de passe. Ici stationnait la colonne commandée par l'anarchiste Durruti.

Il y a cinq ans, j'avais discuté avec Durruti de justice et de liberté. Les anarchistes se réunissaient à cette époque dans un petit café de Barcelone. Son nom était : « A la Tranquillité. » Durruti n'avait pas été un anarchiste de salon. Ouvrier, il passait ses journées à l'usine. Quatre pays l'avaient condamné à mort. Il était courageux, et il connaissait bien la faiblesse des hommes. Je ne veux pas parler de ses idées. J'ai désappris à discuter avec le passé. L'ayant rencontré autrefois, je crus à son intuition d'ouvrier. Je le vis de nouveau près de Pina. Accroché à un téléphone de campagne, il parlait de renforts. Il me fit voir les tranchées. Puis il se remit à parler de ce que j'appelle le passé. Les combattants buvaient de l'eau à même une cruche. Sur un mur était collée, on ne savait pourquoi, une affiche : « Buvez l'apéritif *Negus!* »

Durruti organisait une armée. Il fusillait sans merci les bandits et les déserteurs. Lorsqu'au conseil de guerre on soulevait une discussion de principe, Durruti, furieux, frappait sur la table de son automatique : « Ici, il ne s'agit pas de programmes! Ici, on fait la guerre! » Il exigeait l'unité avec les communistes et les républicains. Il disait aux miliciens : « Il faut d'abord écraser le fascisme. »

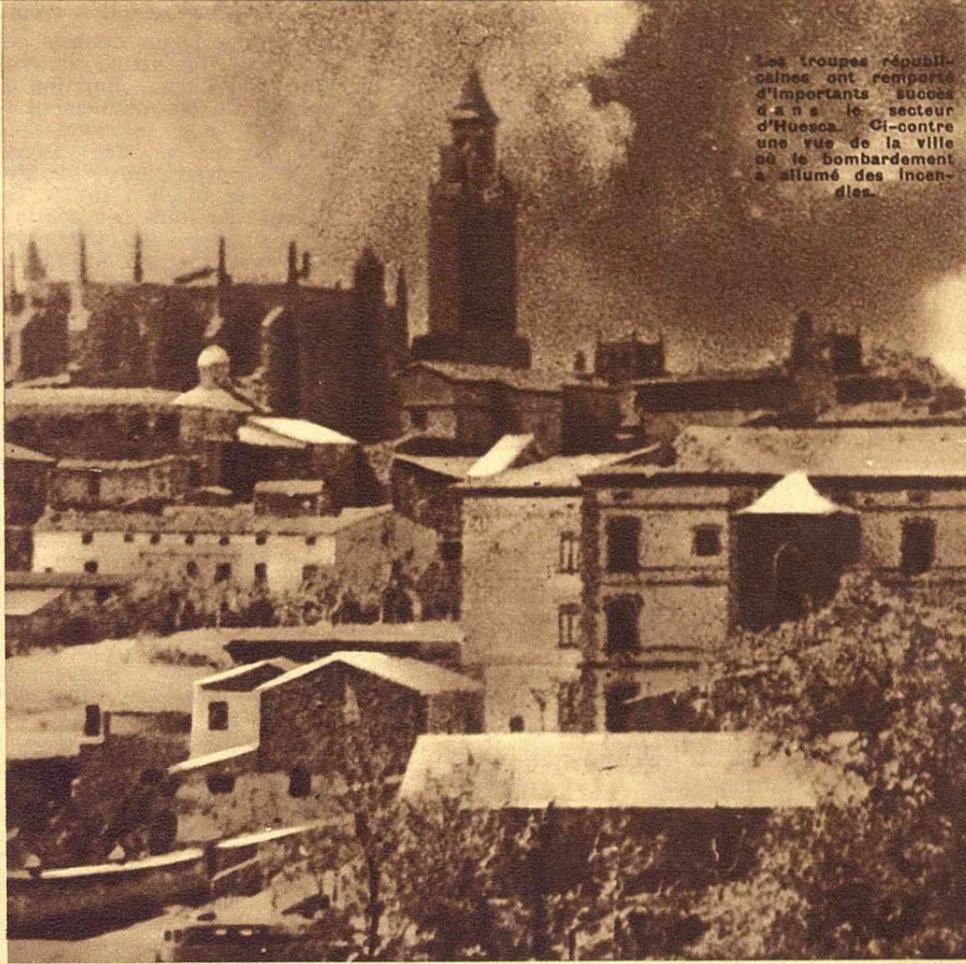
A Pina paraissait le journal « *Frente* », organe de la colonne Durruti. On le composait et on le tirait sous le feu de l'artillerie ennemie. Je lus dans ce journal un article sur la défense de la patrie : « Les



Autour de Madrid, les travaux de fortification se poursuivent activement.



Quelques instants de délassement dans un café, sans quitter le fusil.



Les troupes républicaines ont remporté d'importants succès dans le secteur d'Huesca. Ci-contre une vue de la ville au lendemain du bombardement et allumé des incendies.

fascistes ont reçu des avions étrangers. Ils veulent détruire le peuple espagnol. Camarades, nous défendons l'Espagne! »

Les ouvriers de l'usine Ford à Barcelone, partisans de la C. N. T. aussi bien que de l'U. G. T., envoyèrent à la colonne Durruti, des camions. Je vis les ouvriers anarchistes, les vieux grognards de Barcelone, se jeter dans les bras des jeunes communistes. Ils ne parlaient plus de l'« organisation de l'indiscipline ». Ils répétaient obstinément : « Discipline! Discipline! »

Durruti s'approcha du téléphone. On lui transmit la nouvelle d'une attaque aérienne sur Siemamo. Il dit d'un air sombre : « Ils ont des « Junkers ». Nous n'avons ni avions de chasse, ni canons antiaériens. Cette lutte est inégale... » Son visage était doux et indulgent. Ses yeux noirs brûlaient. Tendue d'émotion, il dit : « Nous devons créer une véritable armée. »

On voyait de nombreux anarchistes étrangers à son état major. Ils étaient venus vers cette hutte où il n'y avait, en tout, qu'une machine à écrire et, autour, des sacs de terre. L'un d'eux interrompit Durruti : « ... Pourtant, nous conservons notre principe d'armée de volontaires... » Durruti s'écria : « Non! S'il le faut, nous décréterons la mobilisation générale. Nous introduirons une discipline

de fer. Nous renoncerons à tout, sauf à la victoire!... »

Sur la route, les phares éteints, les camions d'artillerie rampaient lentement.

9. — LA COLONNE « 19 JUILLET »

L'ANIMATION régnait dans les casernes « Karl Marx », autrefois casernes « Jaime I^{er} » : la colonne « 19 juillet » partait au front. Le drapeau rouge se dessinait sur le ciel décoloré par la chaleur. Le nom du grand penseur quittait les rayons des bibliothèques pour rejoindre les mitrailleuses et les poings serrés.

Dans une chambre minuscule, le commandant signait des ordres. Il me dit : « Trois cents hommes restent : manque de fusils. » Puis il parla de préparation militaire, de centuries, de discipline. L'armée du peuple naissait dans la douleur : on comptait les fusils, on comptait les cartouches, mais personne ne comptait les hommes, — il y en avait trop. Un portrait de Staline était accroché au-dessus de la table du commandant, qui me dit, en souriant : « Je connais l'histoire de la défense de Tzaritzyn... »

A côté de la chambre du commandant, siégeait la rédaction du journal « *Le Milicien Rouge* ». Sur le mur, on lisait cette inscription : « Seul devoir : la discipline. — Seul droit : se trouver en avant. — Seule volonté : vaincre. » Un milicien, gauche vigneron de Tarragon, s'accrochait à la manche du rédacteur en chef, en répétant : « Pourquoi on ne me donne pas un fusil? » Il parlait de son droit : se trouver en avant.

Le chef de l'arsenal me montra trente fusils. Il les comptait avec amour. C'est ainsi que l'avare compte ses pièces d'or. Il me dit : « Je suis dans le Parti depuis quatorze ans. Je prononçais des discours, j'écrivais des articles... Aujourd'hui... Aujourd'hui tout doit se décider... » Le vigneron que j'avais vu à la rédaction, s'approcha de lui, en chuchotant de la même voix sourde : « Pourquoi on ne me donne pas un fusil? » Le chef de l'arsenal se détourna.

Les centuries en partance formaient les rangs. Le député Vidiel prononça un discours : « Miliciens! Les ouvriers du monde entier attendent tout de vous!... » Des cris répondirent : « A bas le fascisme! Vive la Russie! » Un camelot me glissa dans la main une poignée de bonbons, en disant : « Pour l'écrivain russe. »

* Voir Regards des 1^{er} et 8 oct.

Un milicien menait à la corde un chien de berger, décoré d'un ruban rouge. Il expliquait d'un ton important : « C'est un infirmier... » Les enfants admiraient les casques luisants de leurs pères. Les femmes étreignaient leurs maris. De temps en temps, un silence se glissait dans ce brouhaha de fête. Des yeux brillaient. Une jeune fille répétait : « Tu vas m'écrire... » Un adolescent maigre, en serrant son fusil, disait on ne savait trop à qui : « Un fusil, ça demande à être nettoyé... » J'entendis une vieille chuchotant à son fils : « J'irai avec toi jusqu'à la gare. Tu veux ? » Ce n'était pas une scène de film, c'était la vie.

En avant marchaient les Allemands. Ils portaient le portrait de Thaelmann. Blonds, les yeux bleus, plus grands que les autres, ils savaient marcher. Ils semblaient des maîtres de l'art militaire. Ils laissaient derrière eux beaucoup de douleur : la débâcle, les prisons, la solitude, les avanies de l'exil. Au milieu de ces hommes gais et fiers, au milieu du courage et de l'enfantillage, ils avaient retrouvé la vie. Ils s'en allaient vers les bastions de Saragosse pour sauver les enfants de Poméranie et de Bade. Ils souriaient joyeusement aux bruyants Barcelonais qui, du haut de leurs balcons, saluaient la colonne en partance.

La vieille marchait à côté de son fils. La colonne se confondait avec la foule : à côté de chaque combattant marchait une femme. C'était la chaleur de la vie qui aide à mourir sans peine. Seuls les Allemands n'étaient pas accompagnés; leur marche virile était celle de soldats. Ce beau pays leur était quand même étranger. Lorsque la colonne traversait la Rambla, je vis deux ouvrières d'un certain âge. Elles s'approchèrent timidement des Allemands, et, sans dire un mot, souriant légèrement, se mirent à marcher à côté d'eux.

Les roses rouges flamboyaient en haut des baïonnettes.

10. — AUTOUR D'HUESCA

CE nom, je l'avais maintes fois lu dans les communiqués de guerre. Du haut de la colline, je vis la ville : les dômes, les jardins, les maisons. Huesca était tout près de nous. Le cinéaste soviétique Makasseiev marmottait, en clignant de l'œil : « Oui, d'ici... » Il ressemblait au photographe en train de photographier une belle capricieuse. Huesca était tout près de nous, et dans Huesca, il y avait des Blancs : régiments, batteries, tanks. « A peine un kilomètre d'ici », dit un milicien en nous indiquant les casernes avec leurs fenêtres bouchées de sacs de terre. C'étaient des nids de mitrailleuses. Une toile d'araignée de fils de fer empêtrait la ville, et, derrière ces fils de fer, coulait la vie de tous les jours : les femmes faisaient la queue devant les boutiques, les enfants jouaient, et les officiers chamarrés gourmandaient les nouvelles recrues. Un coup de feu éclatait, cela semblait incongru.

Une trentaine de miliciens étaient allongés derrière des monticules. C'était la ligne de feu. « Où sont les autres ? » demandai-je. Il faisait chaud. Les miliciens dormaient sous l'ombre des ormes. Comme des poissons, les corps nus frétilaient dans le petit ruisseau : entre deux escarmouches, les miliciens allaient se baigner. Sur la rive, des sentinelles protégeaient leurs camarades. De là aux avant-postes ennemis, il y avait à peine cinq cents mètres. Les avions des Blancs firent leur apparition. Les miliciens sautèrent hors de l'eau et, sans s'habiller, se jetèrent sur leurs fusils.

Puis, je me rendis dans une maison où était installé un poste d'observation. Des miliciens armés de jumelles, se tenaient au grenier au milieu de la paille. C'était une maison paysanne des plus ordinaires. En bas, une femme donnait à manger aux poules, en les appelant d'un doux claquement des lèvres. Près des blutoirs, accrochés au

mur, je vis des traces de balles. Je demandai à la femme. « Pourquoi ne partez-vous pas d'ici ? » Elle me regarda avec surprise : « A quoi bon partir ? Si les autres viennent, alors on partira. Ils sont déjà venus ici. Ils ont emmené Ruiz. Ils nous ont pris tous les mulets. Mais maintenant, ce sont les nôtres qui sont ici. » Elle sourit et se remit à appeler ses poulets. Je n'entendis plus sa voix; une mitrailleuse se mit à crépiter.

Au village Monflorit, un vieillard menait les mulets à l'abreuvoir. Une vieille soufflait sur un feu de bois. Une fillette d'une huitaine d'années, berçait un enfant. Un bourdonnement retentit; soudain, il envahit tout; le monde paisible devint bruyant et mystérieux. Sept avions allemands « Junkers » surgirent au-dessus du village. Les mulets effrayés se mirent à braire. La fillette continuait à bercer l'enfant. Les débris de vitres volaient. Les champs de blé prirent feu, la chaleur et la fumée s'abattirent sur les maisons. Les avions firent demi-tour, et retournèrent à Huesca.

Dans une obscure maison paysanne siégeait le conseil de guerre du front aragonais. Sur la table ébréchée était posée une assiette avec des morceaux de jambon; les paysans avaient voulu régaler leurs défenseurs. « Voici du *fiambras* », disaient-ils. Ce qui veut dire de la charcuterie. Je me souvins que les miliciens appelaient du mot *fiambras* les cadavres. Telle est la pudeur du peuple espagnol, tel est son sourire dissimulant la douleur et la colère.

Le conseil de guerre délibérait sur un plan d'attaque contre Sietamo. Les chefs militaires et les commissaires politiques restèrent longtemps penchés sur la carte. Finalement, il fut décidé de commencer la préparation d'artillerie le soir même. Le communiste Del Barrio disait d'un air sombre : « Nous n'avons pas assez de cartouches. » Le colonel Jimenes parlait d'un train « blindé » : deux trucks avec mitrailleuses et sacs de terre...

J'arrivai à l'état-major du colonel Villalba, installé dans la maisonnette d'un garde-barrière. A l'intérieur, des hommes fatigués étaient étendus sur des matelas et de la paille. J'enjambais des corps et des fusils. Dans la chambre de Villalba, il n'y avait pas de chaises. Il s'allongea sur un matelas; pendant des nuits, il n'avait pas dormi. Il ne cessait de répéter : « Nous manquons d'armement... » Je connaissais sa bravoure : il avait conduit personnellement deux cents miliciens à l'assaut. Il avait couru, le premier, revolver à la main, sur la place d'un petit village où les Blancs étaient encore à leurs mitrailleuses. Il criait : « Camarades! En avant! Vive la République!... » Allongé sur son matelas, il me parlait aujourd'hui des avions allemands. Maigri, une barbe de plusieurs jours, des poches sous les yeux, il dit pour finir : « Mais le peuple est avec nous... » Et ses yeux brillèrent.

Nous avançons dans la direction de Sietamo. Un lieutenant me dit : « Vous avez tort de mettre une chemise blanche... » Des paysans de Sietamo étaient assis près d'un arbre. Ils attendaient la victoire. Partis du village avec leurs familles, ils restaient là sous l'arbre, sombres et silencieux. « Il est dangereux de rester ici », grommela le lieutenant. Les paysans haussèrent les épaules. L'un d'eux répondit : « Si j'avais un fusil, j'irais moi-même. » Les obus des républicains tombaient autour du clocher de Sietamo : les Blancs y avaient installé des mitrailleuses. Le village était tout près. Les coqs chantaient. Les miliciens en ligne de tirailleurs, se courbant, descendirent la pente au pas de course. Les obus miaulaient.

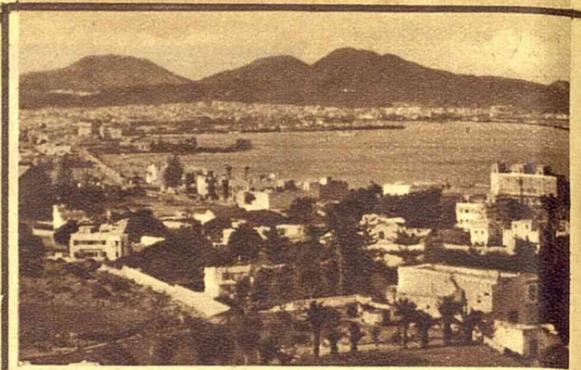
Nous croisâmes un camion transportant des tués. Un vieux milicien, métallo de Barcelone, dit d'un air morne : « *Fiambras* », et leva le poing. Dans ses yeux, je vis des larmes.

A l'aube, les miliciens occupèrent Sietamo.

Traduit par J. E. POUTERMAN.



La colonne « 19 Juillet » partant au front.



Les CANARIES sous la botte de FRANCO

Au loin, déjà, on aperçoit la ville de Las Palmas, toute blanche, qui s'étend le long de la mer et sur le fond s'adosse aux montagnes pelées. Notre bateau entre au port, et dès son arrivée, des hommes de la police viennent avertir le capitaine qu'aucun homme de l'équipage n'est autorisé à mettre pied à terre. Seuls, les passagers pourront quelques heures plus tard débarquer après la visite de la douane, visite des plus minutieuses. Dès que l'on pénètre dans la campagne, on est surpris de l'ignorance et de la misère des habitants. A quelques kilomètres de là, sur la montagne « Atulaya », un petit village est juché. Les habitations d'apparence chétive ont des façades garnies de maïs orange et de légumes secs. Creusés dans le roc, à droite et à gauche s'ouvrent de nombreux trous noirs; ce sont les entrées des demeures appelées « cuevas », où s'abritent les pauvres Canariens qui vivent des quelques sous que leur donnent les propriétaires des grands champs de bananes qu'ils cultivent.

L'aspect gai et accueillant de la ville et des campagnes, la beauté de la race, les rues calmes et ensoleillées, la notion inexistante du temps, rien à première vue ne semble frapper les yeux du touriste et l'île ne paraît pas secouée par les graves événements que vit actuellement l'Espagne. Ce n'est que peu à peu, après des conversations particulières avec les différents amis retrouvés là-bas, que j'apprends la puissance du fascisme, « seul maître ». En effet, depuis déjà plusieurs semaines, les troupes de Franco ont livré dans l'île une lutte acharnée au Front Populaire, lutte dont elles sortirent victorieuses; tous les chefs communistes et socialistes furent arrêtés, fusillés et jetés à la mer. Débarrassés ainsi des éléments « dangereux », la domination fasciste devint facile; les seules nouvelles communiquées dans l'île sont en quelques mots les suivantes :

« En Espagne, sans aucune aide venue ni de l'Allemagne ni de l'Italie, les militaires parviennent par leurs seuls moyens à ne remporter que des victoires sur le Front Populaire, ce dernier étant pourtant armé des pieds à la tête par le gouvernement français. »

Les stations de T. S. F. de Madrid et Barcelone sont brouillées et presque chaque soir, vers 8 heures, un orateur fasciste fait au pays un bruyant appel, plein de mensonges, auxquels, la jeunesse s'est laissée prendre. D'autre part, nourriture, boisson, gâteries, tout est offert à cette jeunesse, en plus d'une somme quotidienne de 3 pesetas, ce qui, là-bas, est une fortune. Ces jeunes gens achetés et trompés de la sorte viennent chaque jour grossir les rangs des phalangistes. Un détachement de ces jeunes troupes reçut un jour l'ordre de s'embarquer pour la péninsule; et le soir on annonça que 1.200 volontaires phalangistes quitteraient l'île le lendemain. Tous ces jeunes gens furent acclamés et fêtés et ce n'est que par hasard que j'apprends que parmi eux, 7 seulement étaient vraiment des volontaires, tous les autres ayant été contraints de partir. Une mère proposa à celui qui voudrait bien prendre la place de son fils une somme de 20.000 pesetas; les journaux du lendemain publièrent ce fait en mentionnant que les fascistes n'avaient pas accepté un tel marché, mais, ils n'ajoutèrent pas que ces mêmes fascistes avaient obligé cette femme à verser les 20.000 pesetas pour aider à l'entretien des troupes.

Et chaque semaine, j'ai assisté ainsi aux départs de ces tout jeunes gens; départs, parfois troublés par quelques militants courageux du Front Populaire, qui furent à chaque fois pris et fusillés ou envoyés dans le camp de concentration, au loin, dans la Montagne qu'ils appellent « Montagne Russe ». J. S.

les soirs blonds; clore da journée, elle torc ché, fait le fourm grasss, c sur cour délivran chantées musette, ré ,ssous cents gé

Un On

Elle a s Elle a si s'échapp mans d' la pénon mouvem l'humble faubourg

Elle a procure de joie e voir l'em un soir, mise de une cart homme bouquet

« Mes Après mot : pas vivr tous. Fr sariat. L i'adresse retrouvé ont autr une pet amoureux maine, sont com

Et la que tout Elle va la met ou deux sur ce débrouill sait rien l'antique barras l

Quelq premiers pensées ractérisé ans de d' «éduc bague d deux ou être. Jai mois. La Souvent, enceinte, les ivrog a quinze

Puis, goule, fes sespoir. des drap dit de se terdit, in prévu : la faim. pain sec misole d

Elle a deux m arrive. I une cha des Enf ont retro visages p demandé les accor

Le tou battant, cuses ». consigne que diab ses pare de recon tête, la déshonor

Et pui Celui d'è ignorant une fille vous vou en tenta défloré, c de se p C'est im

On m fient com mauvais Elle alla

F

FRANÇOISE, où vas-tu?
— Au bal, papa.
— Encore? Ote-ton
manteau et reste à la
maison!

L'enfant hésite sur le
seuil, puis rentre, la tête
basse. Il en est ainsi tous
les soirs. Elle a quinze ans, des cheveux
blonds; une femme troublée vient d'é-
claire dans son corps de bébé. Toute la
journée, elle trime, remplaçant la mère;
elle torche les petits frères, va au mar-
ché, fait la vaisselle. Sa vie se passe entre
le fourneau et l'évier qui sent les eaux
grass, dans une cuisine exigüe, donnant
sur cour. Alors, elle attend comme une
délivrance la soirée dans les ténèbres en-
chantées d'un cinéma de quartier, au bal
musette, où l'on danse en couples ser-
ré, sous les guirlandes de papier, aux ac-
cents gémissants de l'accordéon :

*Un amour comme le nôtre,
On n'en trouverait pas deux!...*

Elle ne pense pas à mal... pas encore.
Elle a simplement le besoin irrésistible de
s'échapper n'importe où : dans les ro-
mans d'amour à cinquante centimes, dans
la pénombre hantée des cinémas, dans le
mouvement heurté des biguines : tout
l'humble paradis d'une petite fille des
faubourgs.

Elle a un amoureux dont l'argent lui
procure la dose hebdomadaire de rêve et
de joie et qui s'impatiente de ne pas pou-
voir l'emmener à l'hôtel en liberté. Alors,
un soir, elle fait son paquet : une che-
mise de rechange, une paire de bas et
une carte postale où l'on voit un jeune
homme embrasser une jeune fille avec un
bouquet de fleurs dans les bras :

« Mes pensées sont auprès de vous. »

Après? Les parents trouvent un petit
mot : « Pardonnez-moi. Je ne pouvais
pas vivre sans Marcel. Je vous embrasse
tous. Françoise. » Ils vont au commis-
sariat. Le commissaire prend leur nom et
l'adresse. On les avertira lorsqu'elle sera
retrouvée. Mais va te faire fiche, les agents
ont autre chose à faire que courir après
une petite fille qui s'est enfuie avec un
amoureux. Les parents attendent une se-
maine, deux semaines, puis un jour ils
sont convoqués au tribunal.

Et la petite? Eh bien! la petite fait ce
que toutes les petites font dans son cas.
Elle va chez le garçon. Le garçon, s'il ne
la met pas à la porte, l'héberge un jour
ou deux, en s'en donnant à cœur joie
sur ce corps frais. Puis, il lui dit de se
débrouiller. La petite a quinze ans et ne
sait rien faire. Seul, le trottoir est là :
l'antique métier des femmes dans l'em-
baras l'appelle, l'aspire.

Quelquefois, elle se fait cueillir dès les
premiers jours avec son baluchon. « Mes
pensées sont auprès de vous ». Débit ca-
ractérisé de vagabondage. Cela coûte six
ans de détention dans une maison
d'« éducation surveillée », autrement dit,
baigne d'enfants. Quelquefois, elle rôde
deux ou trois semaines, un peu plus peut-
être. Jamais davantage que cinq ou six
mois. La police est plus maligne qu'elle.
Souvent, elle est déjà malade, quelquefois
enceinte. Nuit au dépôt avec les voleurs,
les ivrognes, les fous et les assassins. Elle
a quinze ans.

Puis, on la transfère à Fresnes. Ca-
goule, fenêtre grillée, solitude, ennui, dé-
sespoir. On lui donne du travail : ourler
des draps. Au mur : le règlement. Inter-
dit de se coucher pendant la journée, in-
terdit de chanter, interdit de siffler, in-
terdit, interdit... Conduite : ils ont tout
prévu : les éclats de colère, la grève de
la faim, tout à sa punition, régime au
pain sec, privation de literie, cachot, ca-
misole de force. La petite a quinze ans.

Elle attend : trois jours, une semaine,
deux mois... Enfin, le jour du jugement
arrive. Le panier à salade emmène toute
une charretée de mineures au Tribunal
des Enfants, 36, quai des Orfèvres. Elles
ont retrouvé leurs robes « de ville », leurs
visages plâtrés, leur argot ordurier. Elles
demandent des cigarettes aux agents qui
les accompagnent.

Le tour de la petite arrive. Le cœur
battant, elle s'assoit sur le banc des ac-
cusés. Le tribunal est paternel. C'est une
consigne. Nous sommes un pays civilisé,
que diable! Dans le public, elle remarque
ses parents et leur fait un signe timide
de reconnaissance. Le père détourne la
tête, la mère pleure. Ils se considèrent
deshonorés.

Et puis, on la juge. Pour quel crime?
Celui d'être trop jeune, trop pauvre, trop
ignorante, trop malheureuse. Celui d'être
une fille perdue, une petite fille perdue si
vous voulez. Celui d'induire les hommes
en tentation par son corps de quinze ans
défloré, contaminé, piétiné. Il est interdit
de se prostituer avant l'âge de 21 ans.
C'est immoral.

On morigène les parents. Ils se justi-
fient comme ils peuvent : « C'est de la
mauvaise graine, monsieur le Président.
Elle allait trop au bal. Et puis, elle avait

des mauvaises fréquentations. J'aime
mieux qu'on la garde. »

C'est bon, on la gardera. Jusqu'à 21
ans. On l'emmène, hurlante : « Je n'ai
pas fait de mal! » Elles disent toutes cela,
elles le crient, elles le hurlent. Et c'est
vrai, elles n'ont pas fait de mal. C'est à
elles que le mal a été fait.

La petite a de la chance. Elle va être
confiée à un patronage. La plupart des
patronages sont religieux. Quelques-uns
sont tout bonnement des couvents, spé-
cialisés dans le « relèvement des filles
perdues ». Les uns ne prennent que les
catholiques, les autres les protestants,
d'autres encore, les juives. Ce classement,
d'après le culte, est le seul. A part cela,

Alors, commence l'interminable série
d'années monotones que l'on compte jour
par jour : encore cinq ans, trois mois, six
jours! Encore quatre ans, sept mois, dou-
ze jours! Plus que trois ans, six mois,
vingt et un jour! Jusqu'à la majorité.
Jusqu'à l'âge fatidique où l'on a le droit
de vendre son corps...

Réveils mornes dans l'aube brouillée et
froide. A la toilette, en rangs, à droite,
marche! A la chapelle, en rangs, à gau-
che, marche! Alors, commence une jour-
née de travail interrompue seulement par
les prières et les repas : pain, café, ha-
ricots, pommes de terre, nouilles. Nouilles,
pain, haricots. Pommes de terre, haricots,
pain. « Salut, Marie, bénie entre les fem-

meilles, courage guère la correspondance. Tous
ces rappels du monde ne servent qu'à
exciter leurs brebis. D'ailleurs, fort peu
de parents et de fiancés persévèrent à
écrire. Cinq, six ans, c'est long, n'est-ce
pas. Ils se consolent facilement. « Elle
n'est pas en prison, après tout! » Une
fois, deux fois par an, on appelle l'une
ou l'autre au parloir. Alors, on entend
d'en bas des cris déchirants : « Papa!
Emmène-moi! Emmène-moi, papa! Je ne
veux pas rester ici, je serai sage, je te
le jure! » Puis, une religieuse ramène à
l'atelier une fille éplorée.

Les surveillantes ont quelque peine à
réprimer les murmures et à rétablir l'or-
dre. Celle qui a reçu la visite en a pour
une semaine de larmes, de punitions, puis
tout rentre dans l'ordre. Mais les religieu-
ses ne voient pas les visiteurs d'un bon
œil. Elles aiment qu'on laisse leurs filles
en paix. Car plus les visites sont rares,
plus les lettres sont espacées, plus les pé-
nitentes sont accessibles à la propagande.
Chacune de ces repenties est susceptible
de devenir une novice. Le recrutement
pour les Ordres se fait difficile, par ces
temps impies. Il y a des monastères qu'il
faut fermer, faute de religieuses. Alors on
se rabat sur les pupilles. On les voue à
sainte Madeleine. Celles qui promettent
de rester au couvent à leur majorité sont
plus favorisées, plus libérées. On les met à
l'économat, à la lingerie. Mais la plupart
restent farouchement attachées à leur es-
poir de liberté : trois ans, six mois, neuf
jours. Celles-là sont mal notées. « Fort
tête. Difficile. Aucun espoir de relève-
ment. »

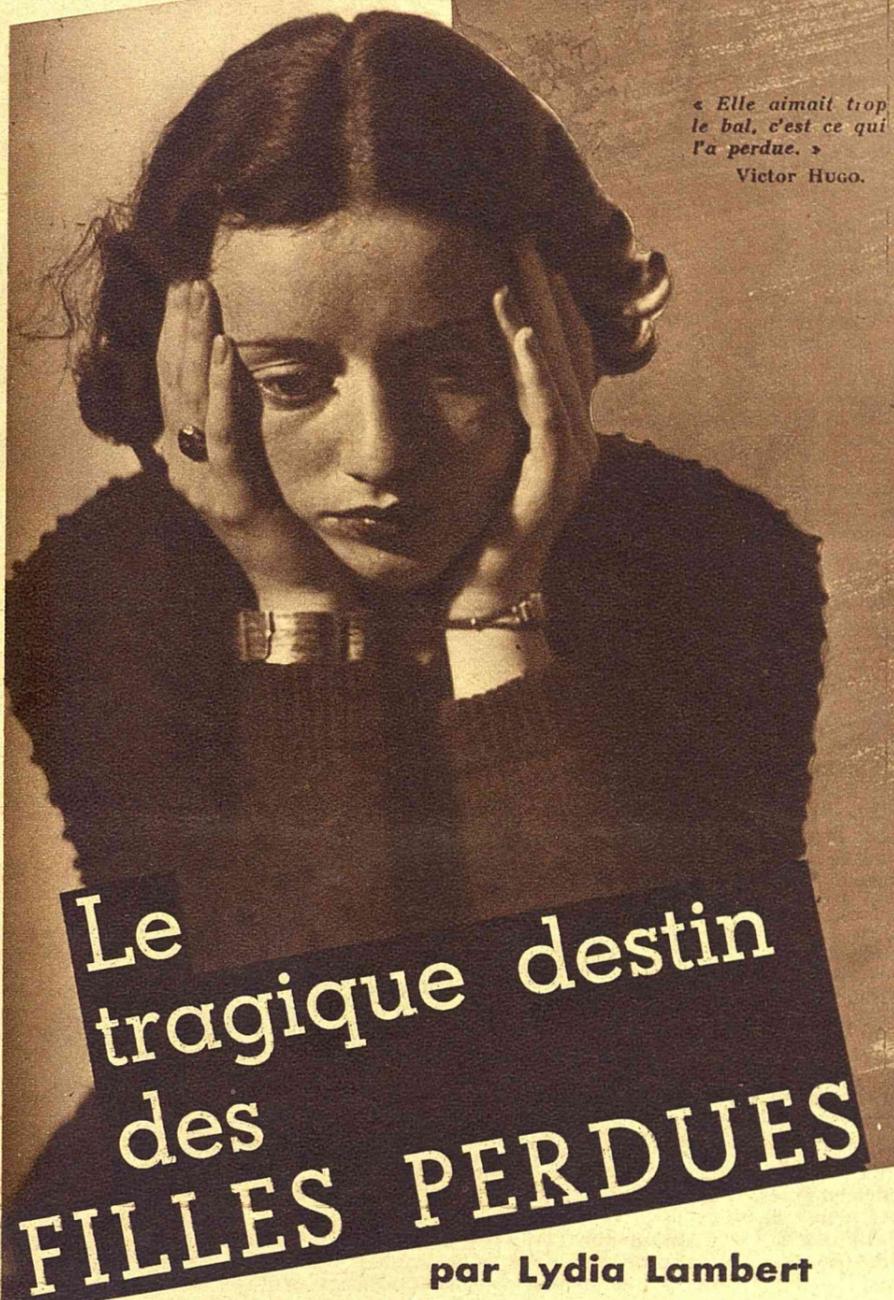
Dans les longs corridors glacés, on at-
trape des rhumes qui ne sont pas soig-
nés. « Ce n'est pas la peine de déranger
le docteur pour cela, ma fille. Vous l'of-
frirez au bon Dieu! » (Je me demande
pourquoi le bon Dieu peut avoir besoin
d'un rhume!) Le rhume dégénère en toux,
puis en bronchite. La nuit, tout le monde
tousse, renifle, parle en dormant. Les chè-
res filles s'anémient. Mais l'anémie, c'est
bon, cela tue le démon de la chair. Ah!
ce démon de la chair! On le craint com-
me la peste. Car tous ces corps qui ont
connu trop tôt les joies défendues de l'a-
mour et qui sont brutalement sevrés de
toute volupté, réclament obstinément leur
dû. On évite toute allusion qui pourrait
réveiller l'ardeur charnelle.

Ainsi, on mortifie une chair qui a be-
soin d'être guérie. Celles qui ont la sy-
philis ou la blennorrhagie (et elles sont,
d'ailleurs, beaucoup moins nombreuses
que l'on a prétendu lors de la récente
évasion de deux groupes de pupilles) sont
emménées une fois par semaine à l'hô-
pital et passent à la visite. Mais leur es-
prit mutilé, leurs nerfs exaspérés, leur
âme piétinée, qui est-ce qui s'en occupe?
La plupart d'entre elles relèvent du mé-
decin, on leur donne un confesseur. « Vous
direz dix Ave Maria et dix Paters tous
les jours pendant une semaine. » C'est
ainsi qu'on cultive l'hystérie, la sentimen-
talité bête mystique malsaine de la petite
sœur Sainte-Thérèse, du Saint-Sang, du
Sacré-Cœur et d'autres articles de bazar
religieux.

Deux, trois ans de cette vie engendrent
un farouche appétit de liberté. Sortir!
cela devient une idée fixe, une hallucina-
tion collective. On en parle, on en rêve...
et on finit par le réaliser. Un jour, on li-
gote les surveillantes, on saute par des-
sus les murs en criant : « A nous la li-
berté!... » Deux jours après, on est rame-
né à Fresnes, et tout recommence : pa-
nier à salade, Tribunal pour les enfants
et maison de correction jusqu'à 21 ans...

A qui la faute? Aux parents? Au pre-
mier séducteur? Au patronage? A la « dé-
linquante » elle-même? En partie. Mais
la principale faute est aux lois féroces et
imbéciles. Le Code Napoléon est l'œuvre
d'un reître, ennemi des femmes, ennemi
des faibles et qui a légiféré en soudard.
Si l'on veut que cela change, il faut com-
mencer par le commencement, c'est-à-dire
changer les lois. Les enfants « coupab-
les » ne doivent être confiés ni à des œu-
vres, ni à des particuliers, ni à des cou-
vents. Guérir ces âmes blessées est une
tâche trop délicate et trop responsable
pour des surveillantes qui « ont des
mœurs » et sont elles-mêmes des névro-
sées. Il ne suffit pas qu'une « maison
de correction » soit appelée « maison d'é-
ducation surveillée » pour qu'elle le de-
viennne effectivement. Il faut que ces mai-
sons soient des écoles, des cliniques, non
des prisons et des usines. Et par dessus
tout, il ne faut pas se contenter d'expé-
rimer dans la région parisienne, bâtir
une ou deux maisons et considérer sa tâ-
che comme terminée. Paris n'est pas la
France.

Et c'est seulement lorsque les prisons
camouflées auront fait place à de vérita-
bles maisons d'éducation, dirigées par des
médecins et des pédagogues, que sera ef-
facée du front de la France cette tache
qui la déshonore : l'enfant martyr et l'en-
fant bagnard.



« Elle aimait trop
le bal, c'est ce qui
l'a perdue. »

Victor Hugo.

Le tragique destin des FILLES PERDUES

par Lydia Lambert

aucun triage : on met les malades avec
les bien portantes, les vicieuses avec les
normales, les voleuses avec les honnêtes,
les jeunes avec les plus vieilles, les fortes
têtes avec les dociles. Aucune importance:
l'essentiel, c'est qu'elles soient toutes ca-
tholiques ou juives ou protestantes. C'est
ainsi que les prostituées apprennent à vo-
ler, et que les bien portantes sont con-
taminées.

Cela a beau s'appeler œuvre de redres-
sement ou patronage ou maison d'édu-
cation surveillée.

Cela n'en est pas moins une geôle. La
chiourme, en plus doux. Tout y est : les
enceintes hautes comme des fortifications,
les verroux, les grilles. Tout, jusqu'à la
propreté est d'une prison. Murs nus, lits
de fer, draps rugueux, vaisselle d'étain,
aucune touche de confort, d'intimité. En-
tre ces parois ripolinées, l'âme a froid.

Françoise n'est plus Françoise, mais
Visitation, Eudoxie ou Félicité, trop heu-
reuse encore de ne pas être simplement
un numéro, comme dans certaines mai-
sons, ou un nom : Dupont, Martin, Che-
valier : « Petitclerc, vous serez privée
de promenade! » Guillebaux, allez-vous
faire couper les cheveux! »

On l'habille de bure, on lui met des sa-
bots ou des savates et un bonnet. Tout
cela est informe, à dessein, car la coquet-
terie est un péché.

mes. » « Seigneur, nous vous rendons
grâce. »

Les filles cousent, jusqu'aux crampes
dans les doigts. L'aiguille court dans la
soie, la toile, le coton, traînant à sa suite
des idées, toujours les mêmes : « Mon
Dieu, faites que j'en sorte. » « Vierge
Marie, libérez-moi! » Des milliers de ta-
bliers, de chemises de nuit, de culottes et
de draps sortent de leurs doigts piqués
et tout rugueux à force d'avoir cousu.
Pour ce travail, la somme de dix francs
est mise sur leur carnet de caisse d'épar-
gne chaque mois. Dix francs par mois,
cent vingt francs par an. Un peu plus
de deux francs par semaine. Elles ai-
maient trop le bal. Ce n'est pas penda-
ble! Ce n'est pas une raison pour leur
voler le fruit de leur travail.

Pendant le travail, la consigne du si-
lence est absolue. Interdiction de parler,
interdiction de chanter, interdiction de
lever les yeux de dessus la couture. Il en
est de même à la chapelle, dans les dor-
toirs, à la salle à manger, en rangs. In-
terdiction d'échanger une parole. « Eu-
lalie! Je vous ai vue! Vous parliez à voix
basse! Vous ferez cinquante genuflexions. »
« Perpétue! Taisez-vous. Vous ferez une
heure de couture supplémentaire! » Si-
lence, silence, filles perdues! Il faut faire
pénitence, coudre, prier et se taire.

Le courrier est rare. Les sœurs n'en-

Les phalanges DE LA ROCQUE

TRENTE-SEPT perquisitions en un jour!
Vous rigolez doucement? Pourquoi?
Alors, vous le savez, vous aussi, que les magistrats n'ont guère trouvé que ce qu'on a bien voulu leur laisser trouver?
Et ça ne vous étonne pas? Vous avez raison. Agir est utile quand on agit au moment opportun. Sinon, c'est dérisoire un peu, et vain.

Les perquisitions, elles étaient attendues depuis plusieurs semaines. Depuis plusieurs semaines, par camions, on avait démenagé les documents des permanences. Et les armes des entrepôts.

Il y a mieux. Dès lundi, avec trois jours d'avance, les sous-officiers du colonel-comte n'ignoraient plus rien du détail des perquisitions de jeudi matin.

Des fuites? Parbleu! Il y a encore, dans la magistrature, dans la police, des amis, des alliés, des adhérents du Parti Social Français.

Tenez, si l'on ouvrait une enquête, en la confiant, par exemple, à ce directeur du Ministère de la Justice, M. Bacquart, qui assistait à la Conférence de lundi et qui indiqua lui-même la tactique de l'action à suivre.

Elle serait révélatrice, cette enquête, car M. Bacquart connaît bien les factieux — et leurs alliés de la magistrature.

Elle nous apprendrait pourquoi, dans les jours qui ont suivi les premières dénonciations, des pleins camions ont été chargés dans les permanences, rue de la Cour-des-Neues, par exemple. On pourrait peut-être même, avec un peu de patience, reconstituer le trajet de ces lourds chargements.

Car l'ironie est facile, maintenant, aux camps des hitlériens français. On a saisi des listes d'adhérents? La belle affaire. N'y figurent, d'abord, que ceux pour lesquels l'enrôlement ne comporte pas d'inconvénients. Vous n'y trouverez pas le nom des responsables des fuites de ces derniers jours.

Et puis, sans doute, on n'a pas mis le doigt sur le vrai point sensible du délit. Est-ce que tous les adhérents de l'ancien mouvement croix de feu, briscards, V. N., services sociaux, n'ont pas été inscrits, d'office, sans qu'on leur demande même de signer un bulletin d'adhésion, au Parti Social Français?

Je connais un chef de trentaine qui, se présentant, au mois de juillet, à sa permanence, pour demander son adhésion, s'est vu présenter sa carte, son numéro et même son bulletin d'adhésion :

— Tout est fait, automatiquement, mon cher camarade...

Est-ce que l'on a saisi les bulletins d'adhésion des membres du nouveau parti? Là gît la preuve absolue, indiscutable, de camouflage.

Il y a plus grave. Le Parti Social Français n'est que la transposition sous une forme légale de l'ancienne ligue *militarisée*. Mêmes méthodes, mêmes organismes, mêmes consignes. Un parti, celui de M. Casimir? Allons donc. Est-ce qu'il élit ses dirigeants? Est-ce qu'il élit ses secrétaires de section? Rien de tout cela.

Les cadres de l'ancien mouvement sont ceux du nouveau parti. Tous les dirigeants sont nommés par le Comité central et M. de La Rocque-Pas-Séverac possède dans sa poche la démission de chacun d'entre eux.

Un parti, ce régiment de caporaux et d'hommes de peine, de chefs de troupes et de sections d'assaut?

Les militants sont presque des militaires. Ils sont mobilisés, avec leurs motos, leurs voitures, tout comme l'étaient les Croix de Feu à la belle époque de leurs rassemblements motorisés. Ils doivent obéir sans discuter. C'était la semaine dernière que, dans le Nord, douze cents voitures, en caravane, ont transporté cinq mille adhérents à un meeting.

Les mots d'ordre sont transmis par plis fermés. Les réunions de masses sont des réunions clandestines, sur « invitations », toujours en infraction avec la loi sur les réunions et, naturellement, sans que le commissaire soit prévenu.

Il y a encore le syndic d'escalier. Il y a encore le mouchard maison, chargé de la tenue des listes de locataires salopards. Il y a encore la « main », avec son dizainier, le chef de la « Trentaine », le centenier.

On a constitué, de plus, les troupes d'assaut. Car les « mains » ne pouvaient pas tenir leurs doigts. Autour du Parc des Princes, l'autre dimanche, il est apparu que les petites escouades

préparent la guerre civile

nouvelles
révélations
de



CLAUDE MARTIAL

s'égaillaient avec une hâte déconcertante. On a recruté des « vrais de vrais », pour les coups de torchon. Ils sont entraînés. On ne peut pas douter qu'ils soient armés.

C'est eux qui lanceront l'assaut contre les ministères, les gares, les Centraux téléphoniques. C'est eux qui nettoieront les rues et prendront les maisons.

C'est eux qui se glissent, déjà, dans les usines, dans les réunions publiques, avec des cravates rouges et des casquettes d'autrefois, pour jouer le rôle odieux d'agents provocateurs. Le système des fiches joue à grand rendement. A-t-on saisi ces fiches, dans les archives des permanences? A-t-on vu le répertoire des officiers suspects, et celui des chefs de la propagande dans l'armée?

A-t-on saisi, aussi, toute la comptabilité, celle qui porte le nom des mécènes de la réaction blanche, les riches payeurs d'affiches, les riches acheteurs de consciences?

Est-ce que l'on s'est préoccupé de la liaison des Croix de Feu avec le patronat? Du rôle si singulier — et si clair — des Syndicats professionnels, aux ordres du patronat, dans la recrudescence des mouvements de grève, dans le sabotage des lois sociales?

Mais, surtout, où sont les armes saisies? De véritables stocks sont constitués. Ils viennent de Suisse et de Belgique. On a mis la main sur certains des contrebandiers. Ils appartenaient à des organisations de « dissous ». Où en sont ces procès dont on annonçait qu'ils comportaient des coups de théâtre?

La vie chère organisée, — et déjà des prix montent — est-ce qu'elle n'a pas pour responsables ceux-là même qui subventionnent le colonel-comte?

Que sont devenus les sections Croix de feu de l'aviation de tourisme? Est-ce que l'on a démobilisé ces futurs bombardiers des cités républicaines? Epuré la Marine? Purgé l'Administration préfectorale?

Ce n'est pas tout. En marge de l'action magnifique et ostentatoire du vieil officier hors cadre, Casimir, croit-on que les autres aient renoncé à la lutte? Que sont devenues les Jeunesses Patriotes? Et les chemises bleues de M. Marcel Bucard, l'entraîneur du tir au pistolet? Et les mercenaires arabes de la Solidarité Française?

Est-ce que l'on croit que les Camelots du Roy aient accepté, comme ça, de renoncer à une lutte

où ils mettaient, eux au moins, un rien de fantaisie?

Que le renégat de Saint-Denis recrute pour le plaisir de se faire applaudir?

Il y a La Rocque, la pie tricolore, le bavard aux cinq ficelles, l'étourneau de salons.

Un pantin. Il n'est pas seul. Derrière lui, on tire les ficelles. Qui? Des noms. Des chiffres.

Autour de lui, le front national se reconstitue, avec l'appui de tous les passagers des parties éphémères. Avec les Paul Marion, — ex-tout, les Popelin, les Chopine, les Lousteau, les Drieu La Rochelle, les Girouette de Jouvenel, les Alain Laubreaux, — avec les Henri de Kérillis, gentleman-farman, les Pierre Dominique, etc...

Pour l'instant, on n'est pas tout à fait d'accord, d'un parti à l'autre, sur l'union des factieux.

Le faisceau n'est pas encore noué. Il manque un lien. On sait trop bien que ceux qui commandent — hors des frontières — et ceux qui paient sauront toujours, au moment voulu, ordonner un rassemblement des forces du désordre de droite.

La Rocque est sur la scène. A-t-on fouillé les coulisses?

Est-elle si efficace, cete action d'un gouvernement plein de bonne volonté et d'administrations remplies de réticence, pour permettre aux autorités de renoncer, avec une justice de façade, à l'appui des masses populaires?

Le fascisme mobilise. Comme, en Allemagne, au temps de Bruning. Comme en Espagne, au temps de Primo de Rivera, de Sanjurjo, de Franco.

Ce n'est pas le moment d'essayer d'une justice distributive, d'interdire un meeting du Front Populaire pour faire passer l'interdiction d'une mobilisation de Croix de Feu, comme s'il y avait une possible assimilation entre les deux.

Sont-ils les seuls à pouvoir parler en Alsace?

La légalité, M. de La Rocque s'assied dessus.

Avec un mot qui n'est pas très original.

Casimir est encore un petit garçon. Il grandira, pourtant, si on lui en laisse le temps.

Leur force, toujours et partout, elle n'a jamais été faite que de nos faiblesses, leur victoire, de nos capitulations.

le fan-
pour le
ard aux
on tire
nstitue,
s éphé-
s Pope-
La Ro-
n Lau-
leman-
accord,
que un
andent
nt sau-
un ras-
oite.
illé les
verne-
rations
autori-
à l'ap-
gne, au
temps
co.
justice
nt Po-
ne mo-
ait une
ace?
us.
andra,
jamais
de nos

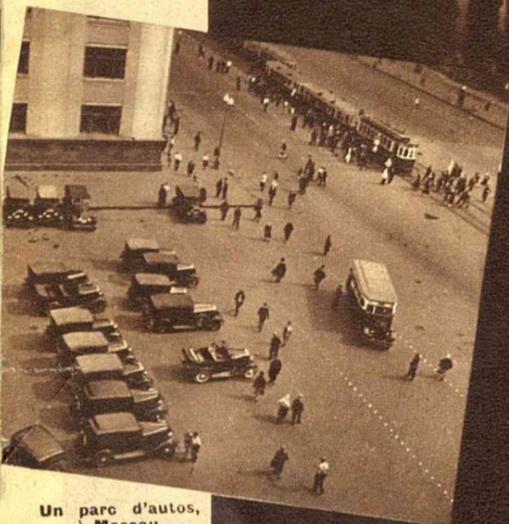


Photo PAILLON

SOUS LE REGNE DE L

impressions
de
voyage en

URSS



Un parc d'autos,
à Moscou.



par

PIERRE
SCIZE

STALINE et DIMITROV
se rendant à la parade spor-
tive qui eut lieu le 6 juil-
let sur la Place Rouge,
discutent avec animation.
En haut, la Place Rouge,
la nuit.

On a décrit des centaines de fois cette arrivée en U. R. S. S. par Negro-
loïe, l'Arc de Triomphe en, cha-
pente qui se dresse sur la plaine
au-dessus du rail, avec son inscription
« Prolétaires de tous les pays unissez-
vous! » Mais l'eut-on décrit dix mille
fois, rien n'empêche jamais le voyageur
qui passe dessous pour la première fois
de ressentir une invincible émotion.

Quelle que soit son opinion sur les réalités
du premier état socialiste du
monde, quelque préférence qu'il accorde
en son cœur, à tel ou tel régime, il ne
franchit pas cette frontière sans se sen-
tir le cœur battant, sans que tout ce qu'il
sait, bon ou mauvais, légende ou réalité,
vérité ou mensonge, sur le pays et les
hommes de l'Union, ne vienne l'assail-
lir. Il faudrait posséder une bien pauvre
sensibilité pour qu'il en fut autrement.

Pour moi, ce fut à la nuit close.
Depuis Berlin, on roulait dans une in-
terminable plaine. La Marche polonaise
qui présage et préfigure la steppe. Un
loustic à côté de moi disait: « De quoi
faire de beaux champs de bataille! » J'ai
répondu: « De beaux champs de bataille
aussi! » Je n'aime pas faire de l'ironie
avec les charniers.

Passé la gare frontière de Pologne, on
avait laissé, en faction, à une petite bar-
rière si fragile qu'elle en était attendri-
sante, le dernier soldat polonais. Un peu
plus loin on devait voir son vis-à-vis,
le premier garde-frontière de l'Armée
Rouge.

Soudain tous les yeux furent aimantés
vers un petit fuseau de lumière, parti
d'un projecteur semblable à un phare
d'auto. Il éclairait, là-haut, un petit dis-
cours rouge, timbré de la faucille et du
marteau, et qui palpitait comme une flam-
me au sommet d'un échafaudage. Nos
étions en U.R.S.S.

Le train international marchait à pri-
vite allure. On distinguait de courtes sa-
pinières coupées de landes sablonneuses.
Tout à fait le paysage que j'admirais
dans mon enfance sur les images d'Epinal
et qui servait de décor à la retraite de
Russie. Il n'y manquait que la neige.

Les premières formalités à la gare-fronti-
ère: elles se ressemblent partout. Tim-
bres aux passeports, coup d'œil aux ba-
gages, change. Peut-être un peu plus d'im-
munité ici, ce ton d'imperceptible famili-
rité qui n'exclue pas la politesse mais la
nuance de cordialité, qui nous accompa-
gnera partout. Ah! et puis, j'oublie: ces
porteurs attentifs qui vous installent dans
le compartiment du Wagon-Lit, et se re-
trent, si réservés, si nets que le pire ma-
fle sentirait qu'ils ne vivent plus de por-
boire...

Le train s'est remis en marche. On a
vieilli de deux heures en une seconde.
On s'est un peu brûlé les lèvres au verre
de thé que le conducteur a apporté avec
le sourire. Le wagon est vaste, la cu-
chette confortable. Ce serait comme dans
n'importe quel train de luxe du conti-
nent, si la chanson des boggies sur les
rails ne scandait à mes oreilles cette
phrase: « Tu es en Russie! Tu es en
Russie! »

Alors, bien entendu, je n'ai pas pu
coucher, dormir, j'ai entr'ouvert la glace
du compartiment, et longtemps, long-
temps, j'ai fouillé la nuit opaque ou pas
une lumière ne brillait. J'ai laissé le va-
de notre course glacer mes joues. Plus
je suis sorti dans le couloir. Tout le train
semblait vide, le sommeil supprimait les
voyageurs. Au bout de la voiture, der-
rière la porte du soufflet il y avait un
gardien de nuit, près de sa lanterne. Je
le voyais de dos, tout engoncé dans une
lourde capote de laine, de coupe mili-
taire. Magnétisme des regards: Il a senti
mes yeux sur sa nuque, il a bougé comme
pour chasser une mouche, puis il s'est
retourné. Il m'a vu. Une simple vitre é-
tre nous. Il montrait dans une face plé-
de poils de bons yeux de chien fidèle. Il
a souri, levé la main, pour un salut. Sur
ses lèvres j'ai vu se dessiner un mot:
« Tovaritch... » Camarade... De moi, voy-
geur de sleeping à lui, graisseur de
moyeux, pas d'obstacle, pas de distance.
J'ai souri, moi aussi, et je suis rentré
dans ma cabine. Je pouvais dormir
maintenant. J'avais vu ce que je voulais
voir:

— J'étais vraiment arrivé au pays sans
classes, au pays de l'égalité.

PREMIER CONTACT AVEC MOSCOU

Le lendemain, on est à Moscou. Une
gare, comme bien des gares, n'était le Lé-
nine de pierre qui accueille, bras levés

les arrivants
autour de n

rapide, épais
La rue M
vieux Mosc
et ses rez-d
boutiques. U
moi, murmu

— Je m'i
modernes!

Impatient
me a raison

Une fièvre d
soif de pro
chez tous et
qu'on arrive
dans l'aveni

— Dans d

C'est le le
sations: «
verrez! Dan
Dans dix a

tion... »

— Dans c
construit, d
voyez là, c'
Moscou n'é
concentrique

comme la p
noyau. Apr
toute la Ru
comme on
maison glac

les plantes
vers le soleil
loger tout le

ce ne fût
C'est encor
tre aisé. M
la fin de n
en ce qui
logis. Nous

l'aube de c
nuit. Bient
jour. Alors
lirons Mosc
rebâtir, et
partout co

ici, voyez!

Et brusqu
effet, de l
humbles m
lissent, fier

mentaux le
du centre,
façades de

che, qui a
milliers de
les belles ga

tro. Et la
dans les ru
ses devient
donnée, le

de la foule
pes de voitr
lent et s
comme fon

eaux dans
res. La peti
ne se plai
la vétusté

ques: C'e
c'est Chic
Paris? Non
cou nouve
l'effort ten

vailleurs l'
que jour, à
ce inconnu

LA PLAC

A peine
sa chamb
ses bagage
se jeter d
comme on

à la mer.
c'est d'abor
Rouge. Et
ce Rouge,
de Lénine

La premièr
teur, dit l
c'est de sal

Le maîtr
déjà. Mais
lement sa
puisable h
esprit circ
manquera

sinuer que
leçons oub
ceux-là, r
mentez! »

venir, l'ima
sont partou
des choses
lités vivan

LA JEUNESSE

de fois... par Negro... he en, chi... sur la pla... inscription... pays unise... rit dix mil... le voyage... première... émotion... sur les ré... socialiste... qu'il accom... régime, il... sans se se... tout ce qu... le ou réali... pays et l... enne l'assa... bien par... autrement... close. >>> dans une... de la polon... steppes... : « De qu... catafalque... s'empres... de l'im...

les arrivants. Autos. Et la ville aussitôt autour de nous, dense, compacte, la foule rapide, épaisse, qui coule par les rues. La rue Maxime Gorki, c'est encore le vieux Moscou, avec ses maisons chétives et ses rez-de-chaussée bordés d'humbles boutiques. Une jeune Anglaise à côté de moi, murmure :

— Je m'imaginai les magasins plus modernes!

Impatience! Mais cette impatience même a raison. Elle est partagée, par tous. Une fièvre de changement, une faim, une soif de progrès, voilà ce qu'on observe chez tous et même ce qu'on partage dès qu'on arrive ici. Tout de suite, on vit dans l'avenir :

— Dans dix ans...

C'est le leit-motiv de toutes les conversations : « Revenez, camarade, et vous verrez! Dans un an... Dans cinq ans... Dans dix ans... Le plan de reconstruction... »

— Dans dix ans, tout Moscou sera reconstruit, de fond en comble. Ce que vous voyez là, c'est la vieille ville des tzars. Moscou n'était qu'un énorme village, bâti concentriquement autour du Kremlin, comme la pulpe d'un fruit autour de son noyau. Après la révolution d'octobre, toute la Russie s'est mise à affluer ici, comme on s'approche d'une maison glacée, comme les plantes se tournent vers le soleil. Il a fallu loger tout le monde, et ce ne fut pas facile. C'est encore loin d'être aisé. Mais on voit la fin de nos épreuves en ce qui concerne le logis. Nous sommes à l'aube de cette longue nuit. Bientôt il fera jour. Alors nous démolirons Moscou pour le rebâtir, et ce sera partout comme c'est ici, voyez!

Et brusquement, en effet, de l'océan des humbles maisons jaillissent, fiers et monumentaux les buildings du centre, les hautes façades de pierre blanche, qui alignent des milliers de fenêtres, les belles gares du Métro. Et la circulation dans les rues spacieuses devient aisée, ordonnée, les rumeurs de la foule, les trompes de voitures se mêlent et se fondent comme font les libres eaux dans les estuaires. La petite Anglaise ne se plaint plus de la vétusté des boutiques : C'est Londres, c'est Chicago, c'est Paris? Non. C'est Moscou nouvelle, telle que l'effort tenace des travailleurs l'édifie chaque jour, à une cadence inconnue jusqu'ici.

Et brusquement, en effet, de l'océan des humbles maisons jaillissent, fiers et monumentaux les buildings du centre, les hautes façades de pierre blanche, qui alignent des milliers de fenêtres, les belles gares du Métro. Et la circulation dans les rues spacieuses devient aisée, ordonnée, les rumeurs de la foule, les trompes de voitures se mêlent et se fondent comme font les libres eaux dans les estuaires. La petite Anglaise ne se plaint plus de la vétusté des boutiques : C'est Londres, c'est Chicago, c'est Paris? Non. C'est Moscou nouvelle, telle que l'effort tenace des travailleurs l'édifie chaque jour, à une cadence inconnue jusqu'ici.

Et brusquement, en effet, de l'océan des humbles maisons jaillissent, fiers et monumentaux les buildings du centre, les hautes façades de pierre blanche, qui alignent des milliers de fenêtres, les belles gares du Métro. Et la circulation dans les rues spacieuses devient aisée, ordonnée, les rumeurs de la foule, les trompes de voitures se mêlent et se fondent comme font les libres eaux dans les estuaires. La petite Anglaise ne se plaint plus de la vétusté des boutiques : C'est Londres, c'est Chicago, c'est Paris? Non. C'est Moscou nouvelle, telle que l'effort tenace des travailleurs l'édifie chaque jour, à une cadence inconnue jusqu'ici.

Et brusquement, en effet, de l'océan des humbles maisons jaillissent, fiers et monumentaux les buildings du centre, les hautes façades de pierre blanche, qui alignent des milliers de fenêtres, les belles gares du Métro. Et la circulation dans les rues spacieuses devient aisée, ordonnée, les rumeurs de la foule, les trompes de voitures se mêlent et se fondent comme font les libres eaux dans les estuaires. La petite Anglaise ne se plaint plus de la vétusté des boutiques : C'est Londres, c'est Chicago, c'est Paris? Non. C'est Moscou nouvelle, telle que l'effort tenace des travailleurs l'édifie chaque jour, à une cadence inconnue jusqu'ici.

LA PLACE ROUGE

A peine a-t-on reçu sa chambre, ouvert ses bagages, qu'il faut se jeter dans Moscou comme on se précipite à la mer. Et Moscou, c'est d'abord la Place Rouge. Et sur la place Rouge, le mausolée de Lénine : c'est juste.

La première chose à faire, pour un visiteur, dit la Civilité puérile et honnête, c'est de saluer le maître de la Maison.

Le maître est mort, il y a douze ans déjà. Mais il n'est point absent. Non seulement sa dépouille est là qui reçoit l'impuisable hommage du peuple, mais son esprit circule partout, vivifie tout. Il ne manquera pas de bons apôtres pour insinuer que sa mémoire est trahie, ses leçons oubliées, son œuvre attaquée. A ceux-là, répondez hardiment : « Vous mentez! » En 1936, comme en 1924, le souvenir, l'image, l'esprit, l'œuvre de Lénine sont partout vénérés, et non point comme des choses mortes, mais comme des réalités vivantes. On l'a déposé dans ce ca-

veau de marbre creusé dans le sol de la Place Rouge, au cœur même de ce pays qu'il fit libre, on l'y a déposé comme une semence. Et ce grain-là, incorruptible et fécond, n'a pas cessé de produire des moissons.

Chaque jour, par ailleurs, les hommes et les femmes de l'U. R. S. S. descendent dans cette crypte, passent entre les deux gardes rouges immobiles, semblables à des statues, et vont faire le tour du catafalque de verre où repose à jamais celui qui fut l'infatigable Oulianov Lénine. Il dort, les mains crispées sur le drapeau noir de la Commune de Paris. On admire le front puissant, les globes profonds des yeux clos. On interroge cette bouche de pierre, dont la voix ne cessera plus de parler aux hommes. Les yeux ne se lassent pas de contempler ce visage pacifié, tous les regards sont rivés à ce masque circulaire. Tellement, qu'on a été obligé de mettre un soldat en faction à un endroit où il faut descendre deux marches.

Quand on a vu ce mort et cette foule fervente, on a tout compris de ce pays. On sait le pourquoi de toutes choses. Le secret de cette force d'âme qui anime chacun. La source de ce courage qui a permis de passer les années d'épreuves. L'origine de cet héroïsme collectif qui a permis à cent soixante millions d'hommes de résister à tout le reste du monde.

Quand je sors du Tombeau, un grand vent, frais balait la place Rouge, le carillon du Kremlin s'égrène dans le ciel, les clochers bulbeux de Saint-Basile ont l'air de tourner dans l'air. Des équipes d'ouvriers tendent sur les façades, face au mur crénelé de la vieille forteresse d'Ivan le Terrible, de larges draperies pourpres, et sur les toits flottent ces courts pavillons hauts et étroits qu'on dispose par

femmes du peuple, le béret, la petite toque de fourrure pour les jeunes filles, la casquette pour les hommes, sont la règle. On se chausse fortement, la demi-botte russe classique se voit encore beaucoup. Le châle croisé aussi pour les femmes et la blouse brodée au col et aux poignets pour les hommes. L'ensemble ne fait pas pauvre, mais frustré, peuple, et pour tout dire d'un mot : prolétarien. Et cela ne contribue pas peu à donner au voyageur cette impression d'unification des classes qui est peut-être la sensation dominante du voyage.

Seulement, il y a quelque chose qui différencie profondément cette foule de nos foules occidentales : c'est la joie.

Je ne dis pas la gaieté. Le mot est ici frivole et ne rendrait pas ma pensée. La joie, un peu grave, convient mieux, un sentiment profond, ressenti dans l'épaisseur du corps, une allégresse des regards, des propos, de la démarche, une flamme dans les yeux qui tient du défi et de la fierté, cette ardeur enfin qu'on voyait aux soldats les soirs de victoire.

Oui la foule moscovite, par son aspect, pourrait faire penser à celle qui anime le samedi soir nos grands faubourgs ouvriers. Mais, ce qu'on voit bien rarement chez nous, un feu, une joie, la consommation. Ce n'est déjà plus l'espérance, car les espoirs sont, en partie, dépassés. C'est... oui, il faut l'écrire parce que c'est vrai, parce que cela saute aux yeux d'abord, c'est l'enthousiasme!

LA JEUNESSE EN FETE

Un peu plus tard, ce même jour, j'écris dans ma chambre. Depuis un instant, un bruit monte de la rue qui me distrait de mon travail. Je sens un sourd fourmillement comme de milliers de présences, et ce confus vacarme ne cesse de croître. Cela fait à la fin comme une rumeur marine, le bruit même que fait le ressac, à marée haute, contre les falaises. Intrigué, je me lève, j'ouvre mes doubles fenêtres, passe sur le balcon. Et aussitôt le bruit devient prodigieux, nourri de chants, de musique, de cris, me roule, me pénètre, m'enveloppe de toutes parts.

A mes pieds, la rue est occupée par une multitude. Je dis occupée, mais à plein, d'une façade à l'autre, sur toute la largeur, comme le lit d'un fleuve par les eaux en crue. Une foule d'une densité

Pionniers et pionnières d'une école de Rostokine, le jour de la Fête de la Jeunesse.



Une famille de Sverdlovsk, procède à l'emballage de colis destinés aux femmes et aux enfants d'Espagne.



Le café « Au Petit Poisson d'Or » s'est ouvert cet été au bord de la Moskova, à Moscou.

files et qui ressemblent à des flammes, palpitants au moindre souffle d'air.

Tout ce décor est édifié en l'honneur des fêtes de la Jeunesse qui ont lieu chaque année le premier jour de septembre. On règle, sur les balcons du Musée Lénine, d'énormes hauts-parleurs semblables aux trompettes du jugement dernier dans les vieilles estampes. Ils emplissent l'air de chants, de fanfares, de chœurs amples ou de marches triomphantes. On dirait que ce sont les maisons qui chantent...

Et je n'ai rien dit de la foule qui se presse dans les rues et sur les places. Etonnante multitude! Chaude, pressée, rapide, elle comble les trottoirs d'une humanité saine et affairée. La mise en général très simple. Un chapeau dénonce presque à coup sûr un étranger, un touriste. On sacrifie volontiers l'élégance au confort. Le mouchoir de tête pour les

incroyable, au coude à coude, qui avance d'un même pas allongé, cadencé, simple. Aussi loin que les yeux peuvent voir cette foule emplie la rue, chaussée et trottoirs, uniformément vêtue de bleu et de rouge, coquelicots et bluets d'un gigantesque été. Et cette foule brandit par milliers des oriflammes, des étendards, des panneaux, porte au-dessus d'elle les colossales effigies des maîtres du Régime. Lénine, d'abord, et le papa Kalinine avec son sourire d'aïeul, et cette photo qu'on voit partout ici, et où paraissent côte à côte, Staline et une toute petite fille souriante, et Dimitrov et Vorochilov, et tous, promenés au-dessus du fleuve humain, hissés, tendus vers les nuages par des mains ferventes.

Et ce flot chante. De toutes les poitrines montent des chœurs. Toutes les bouches lancent un cri. Perdues dans la masse, les fanfares d'usine rugissent à pleins cuivres. Certains groupes nouent des rondes, sans cesser d'avancer. Ailleurs, on danse. Ailleurs on se poursuit gaiement, filles, garçons, fraternellement mêlés, tous bras dessus-dessous, tous noyés, suffoquant, dans la crue d'une allégresse énorme, d'une liesse comme on n'en vit peut-être jamais.

Certes, j'ai vu bien des foules, déjà. Mais aucune ne ressemble à celle-là. Nos cortèges du Front Populaire sont bien émouvants, mais on y sent fermenter une colère, une révolte. Les foules hystériques de l'Armistice en 1918 n'étaient que de barbares assemblées, fédérées par la haine et la victoire, annonciatrices si on les avait bien regardées, de la paix léonine qui se préparait. Le délire qui empoigne la foule américaine les soirs d'élection, ou lorsque arrive à New-York un quelconque champion du Monde, chef d'Etat, guerrier fameux, cabotin, n'est qu'un bref assouvissement de négroïdes célébrant un rite.

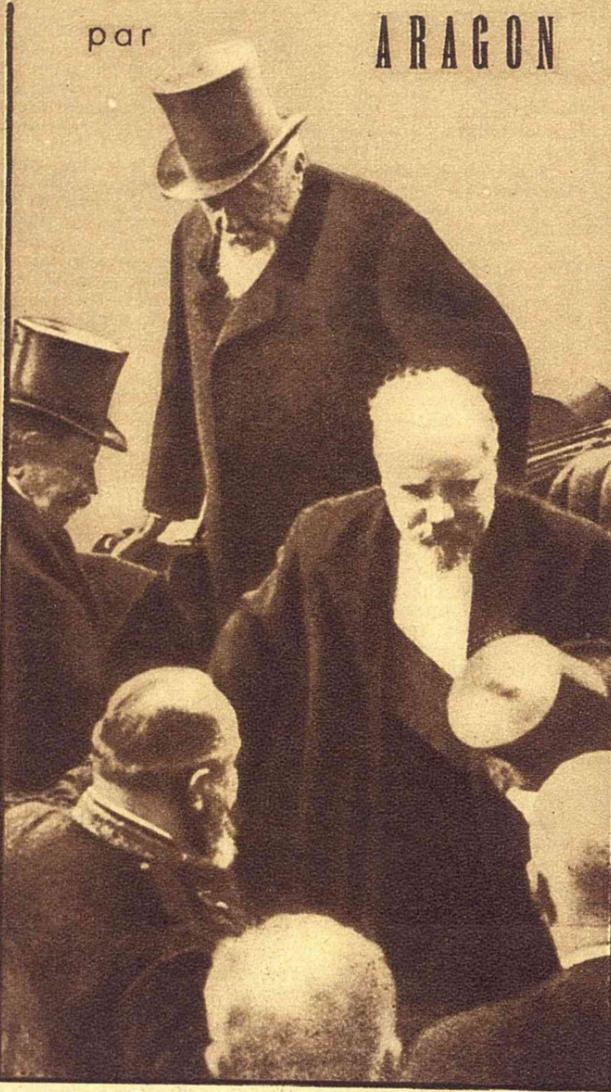
Mais ce long cri de triomphe qui montait de la rue moscovite, cette grande célébration d'une conquête, cette pure et inextinguible fusée de joie, cette liesse d'un peuple qui ne revendique plus rien, qui a assuré sa prise, qui a contrôlé sa puissance, et qui sent, sous lui, toute la machine sociale tourner rond, gronder, accélérer son rythme, ce chant de vainqueurs pacifiques, enfin, en quel autre point du monde l'entendrait-on retentir?

(A suivre.)

La transmission des pouvoirs

18 FEVRIER 1913

par ARAGON



M. Poincaré, M. Fallières et M. Briand, sont reçus à l'Hôtel de Ville par le Président du Conseil Municipal, M. Galli, et le préfet de la Seine, M. Delanney.
(Photo Manuel.)

PUISQU'ON avait donné campo à Adrien pour pouvoir applaudir le nouveau Président de la République, les deux jeunes gens s'en furent place de la Concorde où il y avait une foule formidable qui attendait le passage de Poincaré. Cela débordait dans la rue de Rivoli, la rue Royale, les Champs-Élysées. Inutile de songer à approcher de l'Élysée où piaffaient les chevaux de la garde avec les armures métalliques au-dessus d'un Paris qui rappelait les jours de Boulanger. Un jour gris, avec cette fausse brume qui s'accroche aux arbres sans feuilles, estompait la silhouette de verre du Grand-Palais. De la mer humaine comme des mâts s'élevaient les bronzes noirs des lampadaires et sur leurs radeaux de pierre les villes de France stupidement arrimées. Le trafic embarrassé se résumait dans un encombrement qui tenait le centre de la place et s'en allait cornant vers la rue Royale. Des grands chapeaux de femmes avec des échafaudages de tulle et de plumes, et déjà des pailles qui font à Paris leur apparition bien avant les beaux jours, surnageaient là-dessus comme les restes d'un festin à la dérive, à quoi se mêlait l'ironie de la manne d'un boulanger. Les grandes eaux jouaient aux fontaines. L'Automobile-Club et le Ministère de la Marine se paraient également des écussons municipaux sous des bouquets de drapeaux à leurs colonnades. Il y avait de la casquette, moins que du chapeau mou, mais enfin raisonnablement. Tout cela riait, se poussait, les faux cols et les cache-cols blancs sous les barbiches, de jeunes étudiants avec le béret ou le bonnet de police, et des femmes, des femmes. Les casques du service d'ordre qui s'établissait luirent un peu sous un vague soleil.

A ce moment un coup de canon fit tressaillir la foule. On entendit la musique militaire du côté de l'avenue Gabriel : « Il entre à l'Élysée », expliqua derrière Edmond un vieil homme en gris clair, avec une tache de vin sur la joue.

Ils le virent passer un peu plus tard, le long des Tuileries, vers le métro Concorde, où ils avaient été renoués quand on avait dégagé la voie du landau présidentiel escorté de cuirassiers. Le Lorrain souriant et mobile, la poitrine empesée barrée du cordon rouge, son tube constamment à la main, contrastait avec la masse débonnaire de son prédécesseur. Fallières, assis à la droite de Poincaré, son pardessus boutonné jusqu'à la barbe, faisait face à Briand, le cheveu un peu long pour son haut de forme. Qui était à côté de Briand? Ils ne le reconnurent pas. Les pieds blancs des chevaux bais martelaient le pavé de bois. Les hourras se propageaient en direction de l'Hôtel de Ville comme une vague qui court le long d'une falaise. La foule oscillait sur elle-même, s'écrasant, rigolant, tandis que par derrière, là où les badauds s'éparpillaient, le fourmillement des voitures reprenait en tous sens, avec l'affairement d'une vie assez longtemps ralentie comme cela par l'enthousiasme patriotique. Il y eut même un grain qui passa et crachota sur l'ensemble. Il était près de quatre heures. Un règne venait de commencer.

Un groupe de conscrits, avec le diplôme triangulaire sur la tête, et des cocardes frangées d'or sur la poitrine, passa, se tenant par le bras et chantant « la Marseillaise » au milieu de l'approbation générale. De vieux mes-

sieurs levèrent leurs cannes d'enthousiasme : « Vivent les Trois Ans ! » Des jeunes femmes les embrassèrent, cela fit une nouvelle bousculade, au milieu de laquelle on entendit une voix qui criait : « A bas la guerre ! » Brusquement, comme si un remous sous-marin avait happé la foule au coin de la rue Saint-Florentin, ce fut une tornade. L'homme qui avait crié n'était pas visible : il disparaissait sous une rafale de poings, de cannes, de corps lancés par la furie. Adrien avait voulu dans le premier instant courir vers l'étranger, ce ne pouvait être qu'un étranger, qui avait eu cette idée déplacée d'utiliser un jour semblable pour diviser les Français. Edmond le retint : « Laisse donc, ils sont assez nombreux pour cette besogne ! »

Ils se désintéressèrent donc de cette chose qu'un agent entraînait en lambeaux, le col arraché, l'œil poché, le nez en sang, le veston déchiré, et qui hoquetait, rechignant, sous les poings de la foule. Sur les Champs-Élysées, pleins d'enfants, de gouvernantes, de ballons rouges, d'amoureux et de familles à la traîne, Adrien dit avec beaucoup de conviction : « Heureusement qu'il a fait beau ! »

Depuis un moment Edmond, silencieux, suivait une idée naissante. Comme un gosse avec un col d'astrakan et des guêtres noires lui envoyait un cerceau dans les jambes, il pensa soudain à haute voix : « Je n'arrive pas à comprendre l'avantage

de la loi de trois ans... » Il ne demandait rien à son compagnon, mais celui-ci s'y méprit :

« Est-ce que tu sais ce qui se passe en Allemagne ? La loi militaire de juin dernier... Elle donnera son plein effet dans deux ans, en 1915... Si à cette époque-là, nous n'avons pas encore pris les devants, les Allemands sont plus forts que nous et les Anglais réunis... — Pris les devants ? — Eh bien ! oui : les trois ans, et peut-être même une offensive. »

Ce texte est tiré
du nouveau roman
de notre
collaborateur
ARAGON

LES BEAUX QUARTIERS

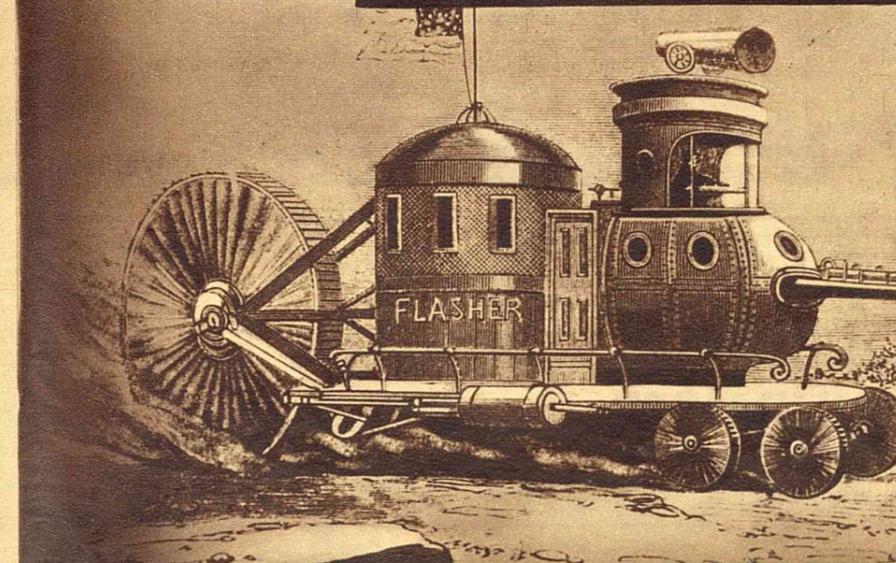
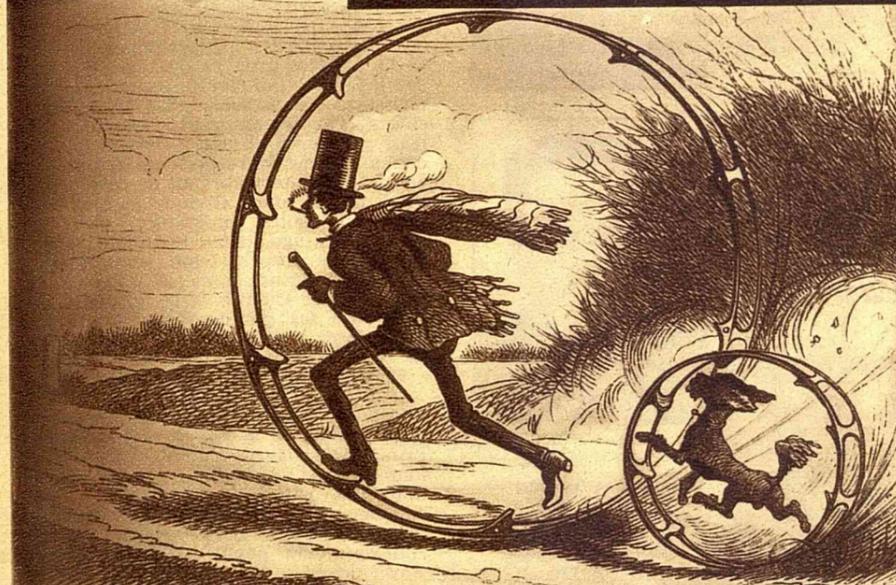
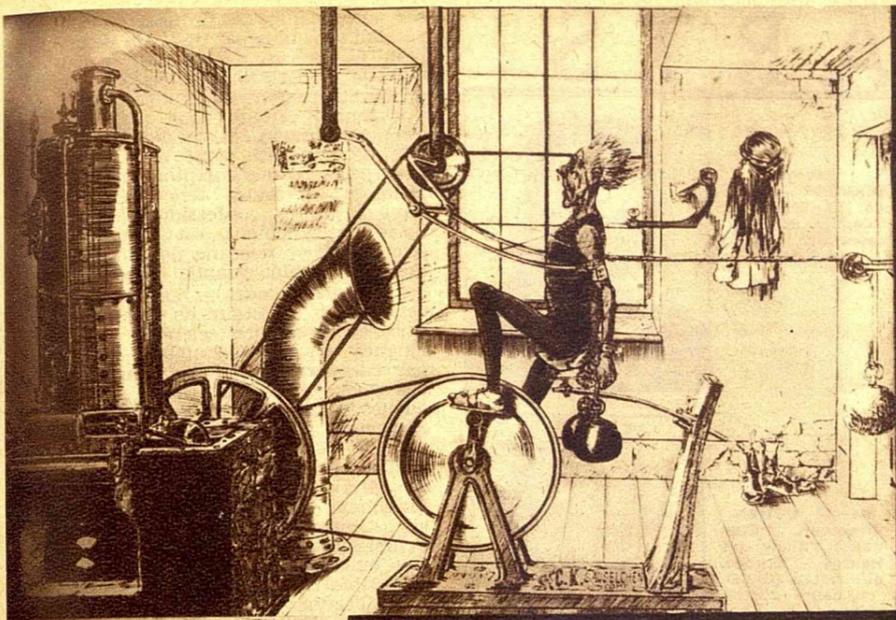
à paraître chez Denoel et Steele

Edmond regarda son compagnon. L'idée d'une guerre était pour lui à peu près comme un moucheron qui vous gêne. Il ne s'y arrêta guère, mais c'était drôle, tout de même, de voir là, comme ça, quelqu'un qu'on connaît, pour qui c'était sujet de rêverie familière. Quelle idiotie ! Depuis tant d'années qu'on l'entendait dire, il y aura la guerre au printemps !

« Tu ne comprends rien à la politique, Adrien, dit-il avec supériorité, le combat qui compte, c'est la rivalité entre Briand et Clemenceau... L'Empereur d'Allemagne dans tout ça... On ne travaille pas pour le Roi de Prusse ! »

Il n'écoula pas la réponse d'Adrien. « Tu n'as pas compris, continua-t-il, je ne vois pas l'intérêt de la loi de Trois Ans pour nous. Pour Poincaré, pour Guillaume, pour Wisner, Krupp, etc., je saisis bien. Mais pour nous ? Tout de même, trois ans de notre jeunesse à faire l'imbécile... Ne proteste pas : toi, tu as du goût même dans le civil pour ces simagrées, c'est ton affaire... Mais, mon vieux, moi je veux faire les Hôpitaux... — Oh ! ça, c'est une autre paire de manches ; la loi prévoit des dispenses importantes pour les étudiants, les concours. Au bout du compte, les gens comme toi n'y perdront guère. — Alors, dit Edmond, c'est différent. »

Le lendemain matin, en ouvrant son journal, comme il prenait un café rue Cujas, l'étudiant en médecine se remémora le discours du clochard au Carrousel. Drôle de chose que ce Paris de nom de Dieu ! Place de l'Hôtel-de-Ville, le jour d'avant, le nouveau Président était descendu au milieu des hourras des porteurs de journaux, des commandants en retraite et des midinettes, au milieu des plantes vertes, des sabres brillants et des gardes en culotte blanche et gants blancs ; et la veille la police avait dû charger sur des manifestants, dans les chantiers du métro, place du Trocadéro, il y avait eu des cris : « A bas Poincaré ! » On n'y avait pas été avec le dos de la cuillère. C'étaient les lockoutés des Travaux Publics. Nombreux blessés... Cette nouvelle mettait un peu d'ombre sur une autre qui intéressa davantage l'ami d'Adrien. A l'entrée de l'usine Wisner, à Suresnes, on s'était battu. Agents, gardes municipaux, gendarmes avaient dû débayer les alentours pour protéger le travail qui n'avait pas été repris par le nombre d'ouvriers qu'on escomptait, mais enfin. Des jaunes avaient été molestés. Edmond songea à son partenaire de boules : qu'est-ce qu'il avait été se fourrer là dedans ? Il serait bien avancé quand il aurait attrapé un mauvais coup. Oh ! puis, après tout, s'était ses oignons. Si ça lui plaisait... Edmond n'était certes pas du parti des grévistes, mais au fond ça se comprenait qu'ils n'aimassent pas les jaunes.



à reculons...



A regarder ces quelques images, il est a croire que le progrès marche à la façon qu'il est d'usage d'attribuer à l'ecrevisse.

Voyez tout d'abord, à gauche, cet instrument de torture d'une méchanceté perfectionnée. Il faut bien avouer qu'il témoigne d'une imagination infiniment plus raffinée que l'instrument moderne, celui de droite. Tous deux ont cependant le même but : faire maigrir le patient.

Admirez, maintenant, ce dandy qui fait la roue comme un paon. Sa cigarette ne s'éteint même pas, et il se paie le luxe d'emmener avec lui son chien. Les gentlemen de droite ont infiniment moins d'allure.



Si de terre vous passez maintenant sous l'eau, le vieux scaphandre, celui de gauche, permet au scaphandrier d'y voir comme en plein air, et il est beaucoup moins gêné dans les entournures que le plongeur de droite dans sa cloche.



Quant au tank de nos pères, son élégance de bon aloi lui donne une supériorité évidente sur le tank d'aujourd'hui, et il est sans doute moins meurtrier, ce qui ne gêne rien.

LETTRES & ARTS

La promotion ROMAIN ROLLAND à L'UNIVERSITÉ OUVRIÈRE

Interview de PAUL BOUTHONNIER, Secrétaire de l'U. O.

PROMOTION Romain Rolland, c'est le nom de notre prochaine promotion, celle qui sortira à la fin de l'année scolaire de notre grande Ecole. La précédente porte le nom de Henri Barbusse, l'un des fondateurs de l'Université Ouvrière avec Romain Rolland et un groupe d'intellectuels — savants, artistes, écrivains, etc. — parmi lesquels Guy de Labatut, Francis Jourdain, Mme Duchêne, les professeurs Marcel Prenant, Marcel Cohen, Wallon, Lahy, Friedmann, Cogniot — notre secrétaire général — etc. Chaque année un diplôme d'études attestant de leur assiduité et de leur savoir est délivré aux élèves, après examen comportant un exposé écrit. Cet examen, s'il est satisfaisant, donnera en outre à l'élève la possibilité de suivre nos cours supérieurs.

Fréquemment, Paul Bouthonnier s'interrompt pour répondre à l'un ou à l'autre, renseigner un visiteur, futur élève de l'Université ouvrière — car l'on continue à s'inscrire quoique la reprise des cours soit déjà effectuée, et avec succès.

— Depuis Décembre 1932, date de la fondation de l'U. O., 7.600 élèves sont sortis de chez nous. On en retrouve aujourd'hui un grand nombre dans des syndicats et en général dans toutes les organisations adhérant au Front Populaire.

« Il est de fait que nous entretenons les relations les plus amicales et fraternelles avec les organismes qui s'occupent de la Culture et des Loisirs: Maison de la Culture et ses cercles culturels; Comité des Loisirs des Coopérateurs de la Région Parisienne, etc. Son caractère très large ne saurait porter ombrage à d'autres écoles placées sous le contrôle d'organisations particulières. A ce sujet, je tiens à préciser que notre vœu le plus cher serait que toutes les initiatives de culture populaire coordonnassent leurs efforts. Ici nous pensons que toutes y gagneraient, et pour le plus grand bien des élèves.

Bouthonnier m'emmène hors de son bureau à travers les locaux — bientôt trop

	Composition sociale		
	1933-34	1934-35	1935-36
Hommes ..	70 %	76 %	70 %
Femmes ..	30 %	24 %	30 %
Travailleurs manuels (ouvriers, employés, etc.) ..	89 %	91 %	91 %
Travailleurs intellectuels	11 %	9 %	9 %
Ages			
Moins de 20 ans	11 %	14 %	14 %
20 à 30 ...	51 %	54 %	71 %
30 à 40 ...	24 %	20 %	8 %
Au-dessus de 40 ans	14 %	12 %	7 %

Un tableau mural, où les élèves, ou plus exactement des adhérents, ont consigné leurs réflexions, critiques, suggestions...

— L'un des caractères de notre Ecole, ouverte à tous, Ecole du Peuple, c'est son fonctionnement très démocratique. L'U. O. est administrée par un Conseil élu par l'Assemblée Générale des adhérents. Un bureau désigné par le Conseil d'Administration est chargé de diriger l'Ecole de fa-



Georges COGNIOT, agrégé de l'Université et député du XI^e, secrétaire général de l'U. O.



Marcel COHEN, directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes - Etudes, qui fait à l'U. O. un cours d'Histoire de la Langue française.



André RIBARD, écrivain, qui a commencé le 8 octobre son cours à l'U. O. : Les grandes figures de la démocratie.

Paul BOUTHONNIER secrétaire de l'Université Ouvrière, où il fait un cours d'Histoire, donnant son interview.

çon permanente. Les professeurs et les élèves, qui sont unis par des liens de camaraderie et par un même désir, collaborent avec le Conseil au perfectionnement et au développement de l'Université.

« Faut-il ajouter que nous ne nous sommes jamais départis du très large esprit de tolérance dont nous avons fait notre règle? Nous comptons à l'U. O. des membres de toutes tendances, appartenant à toutes confessions. La base de notre enseignement est rigoureusement scientifique et nous ne nous écartons jamais de la plus grande objectivité.

« Les divers cours — relevant des sciences sociales : histoire de la langue française et littérature, sciences, philosophie, langues vivantes, techniques, — sont faits par des personnalités de l'Enseignement, des Sciences, des Lettres, au nombre desquelles : Marcel Prenant, professeur à la Sorbonne; Marcel Cohen, directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes; Henri Wallon, professeur à la Sorbonne, agrégé de l'Université; Ribard, Ecrivain; René Maublanc, Politzer, agrégés de l'Université; notre secrétaire général Cogniot, Professeur agrégé de l'Université; et d'autres encore. Ils parlent un langage clair, accessible à tous, répondent à chaque question posée, chaque cours étant suivi de discussion.

« Les cours sont complétés, et c'est une des particularités pédagogiques de notre U. O. par des groupes d'études constitués par les élèves qui se réunissent afin d'étudier en commun les sujets traités. Ils discutent, s'expliquent mutuellement, ce qui peut demeurer obscur, profitent de leurs connaissances, voire de leurs erreurs. Une émulation fraternelle naît de cette méthode d'enseignement. Chaque jour, nous enrichissons notre expérience, perfectionnons, à l'usage, notre technique, avec la volonté de forger, selon l'expression de Romain Rolland, dans sa lettre d'adhésion à notre Comité, « les armes de l'esprit pour les grandes batailles que doivent livrer les masses des travailleurs à la conquête d'un monde nouveau ».

En réponse à une question : — J'allais vous en parler : Il n'y a pas d'Université Ouvrière qu'à Paris. L'an dernier, l'U. O. a aidé à la fondation de l'Université Ouvrière de Montreuil, de Colombes, avec des cadres formés chez nous. Marseille, Dijon, Châteauroux possèdent également des Universités Ouvrières. Nous avons développé des cercles dans les arrondissements populeux de Paris et en Banlieue...

Bouthonnier s'est tu. Ses minutes sont comptées. Mais au moment où je le quitte. — Et surtout, transmettez le salut de l'U. O. aux lecteurs de Regards!

Jean FOUQUET.

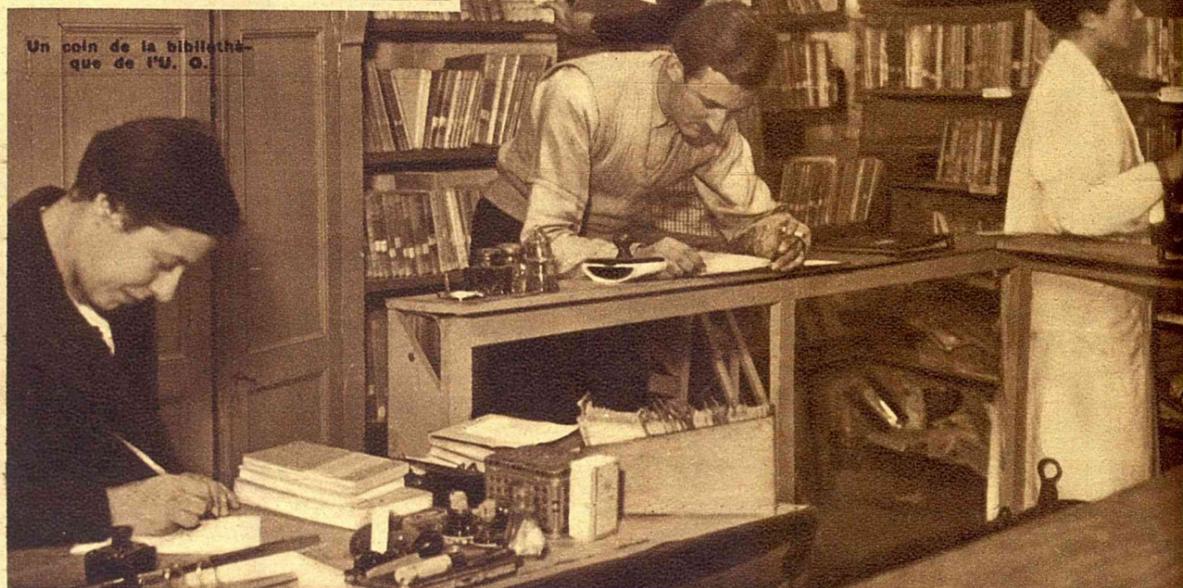


Paul LABERENNE, agrégé de l'Université, qui a commencé un cours sur les origines du Monde le mardi 6 octobre.



Henri WALLON, Professeur à la Sorbonne, qui traite de l'organisation scientifique du travail.

exigus étant donné le développement de l'U.O., accusé par l'affluence des élèves à la rentrée du 5 octobre. Des classes très claires. Une librairie. Une bibliothèque avec abonnement, un salon de lecture avec un grand choix de journaux. Ici un tableau indiquant la composition sociale, puis l'âge de l'ensemble des élèves. Je note *



Un coin de la bibliothèque de l'U. O.

NE PERDEZ PLUS UNE MINUTE!

AVEC NOTRE COLLABORATEUR ESTIMÉ
ANDRE WURMSER partez en **URSS**

Inscription jusqu'au 16 Octobre (voir page 19)

SPECTACLES

APRES LA BIENNALE DE VENISE

Nous avons pu voir, dans divers cinémas parisiens, quelques-unes des œuvres primées à l'Exposition internationale qui a lieu tous les deux ans en Italie, la Biennale de Venise : « La Vie de Pasteur » (américain), « Marie Tudor » (anglais), « Jeunesse du Monde » et « L'Empereur de Californie » (allemand).

Paul Muni est l'un des plus admirables artistes du cinéma américain. Nul n'a oublié la violence, la force bouleversante qui étaient siennes dans « Je suis un évadé », le premier film qui fit connaître son nom au grand public. Mais en acceptant de jouer Pasteur, le grand acteur a commis une regrettable erreur. Malgré l'artifice comique d'une fausse barbe qu'on dirait tirée des premiers films de Charlot, Muni ressemble autant à Pasteur que M. Pierre Laval à un honnête homme et il part à la conquête de la gloire comme un gangster à l'assaut d'une banque.

Aussi la Biennale de Venise a-t-elle décerné à Paul Muni la coupe Volpi, réservée à l'acteur qui a réalisé depuis deux ans la meilleure création artistique...

« Marie Tudor » est à « La Vie privée d'Henri III » ce que « Mexico et Retour » est à « New-York-Miami ». De même que le film américain rabêche inlassablement, et finit par rendre insupportable la formule de ces films boulevardiers qui font épouser une insupportable fille de milliardaire par un journaliste désagréable, au milieu de la fusée des mots d'esprit, de même le cinéma anglais, qui eut l'incontestable mérite de renouveler le film historique il y a quelques années, n'a fait dans « Marie Tudor » que se répéter et produire une froide œuvre académique qui sue l'ennui. Un critique a comparé ce film aux « Enfants d'Edouard » du peintre Paul Delaroche, et cette critique cruelle est, hélas ! fort juste. Le Salon de 1880 médaillait les disciples de Paul Delaroche. Le Biennale de Venise a décerné la coupe Volpi à « Marie Tudor ».

« Jeunesse du Monde », film allemand réalisé au cours des Olympiades, est un documentaire plein de pathos, un véritable hachis de records, une œuvre pleine du symbolisme désuet qui compare la neige à un blanc manteau et l'ennel des skieurs à celui des aigles. Des documentaires excellents, il nous en arrive très souvent d'Amérique, et nous les voyons au hasard d'un programme. Pas de métaphores de poètes de sous-préfecture, pas de jolissesses de cartes postales artistiques, mais un sain réalisme, des documents vrais et vivants.

« L'Empereur de Californie », autre film allemand, est également une œuvre qui voudrait avoir du souffle mais qui n'est que soufflée. Les adversaires de ce Sutter, qui réclame ses colonies perdues à grands coups de gueule, lèvent le poing avec haine et épousent des négresses. Le bon Sutter salue, la main levée, et a comme femme une authentique Argyenne. Pour servir ces idées « nationales », on ne s'est pas contenté d'user d'effets de coucher de soleil et de fantômes vieux allemands sortis de l'ombre des cathédrales pour dicter le devoir des héros, on a plagié avec un tranquille cynisme les grands films américains de « La Marche vers l'Ouest » où des cowboys entourent les chars à bœufs des « Covered waggons ». Moitié démarquage, moitié « Kitch » hitlérien, tel est l'empereur de Californie...

La Biennale de Venise, exposition internationale du cinéma fasciste, décerne ses coupes et ses trophées à des productions désuètes, à des erreurs, à des redites ou à des films de propagande fasciste. Malgré ses coupes Mussolini et la présence effective de M. Goebbels, la Biennale de Venise est totalement disqualifiée. Ses prix valent ceux que décerne par centaines notre Académie Française à des dames du monde rimailleuses.

Mais ne pourrait-on organiser chaque année dans une autre ville du monde une nouvelle Exposition internationale du Cinéma où seraient primées les œuvres d'une valeur véritable ? Ne pourrait-on, par exemple, mettre au point une telle Exposition l'an prochain à Paris, en liaison avec la grande manifestation de

1937 ? Il ne convient pas de laisser plus longtemps à un jury d'incapables en chemises noires le soin de dresser le palmarès du cinéma international.

G. SADOUL.

LES FILMS

MY MAN GODFREY

Un début éblouissant. Près d'un dépôt d'ordures hanté par les clochards s'arrête une voiture de super luxe d'où descendent des hommes en chapeau haut de forme et des femmes en robes du soir. Ils viennent offrir quelques dollars à un clochard pour l'amener au Ritz, où une bande de snobs joue à ce « jeu des épaves » qui consiste à ramener au plus vite et à n'importe quel prix les objets les plus hétéroclites. Après avoir envoyé l'une des femmes s'asseoir sur un tas d'immondices, le clochard consent à suivre l'autre dans un palace plein d'oisifs hystériques... Puis, l'action languit un peu. Le clochard, devenu valet de chambre chez une famille de milliardaires excentriques, finit par épouser la fille de la maison, car il est lui-même de bonne origine, a fait ses études à Harvard et a regagné une petite fortune à la Bourse en jouant sur un colier de perles volé. Ce film, réalisé par le metteur en scène La Cava, dans le style de Capra, ne vaut cependant ni « New-York-Miami », ni l'excellent « Extravagant Mr Deeds ». Je répète ici une fois encore que ces badinages « sophistiqués » commencent à lasser un peu, même quand ces vaudevilles d'Hollywood sont, comme c'est le cas ici, réalisés avec brio, charme et humour, et menés par l'excellent acteur qu'est William Powell. (Film américain. Les Miracles.)

L'EMPEREUR DE CALIFORNIE

Sutter, d'origine suisse, partit courir l'aventure en Amérique, vers 1830, et réussit à obtenir du gouvernement de la Californie, alors possession mexicaine, la propriété d'immenses territoires de colonisation. Ce fut sur ces terrains qu'on découvrit plus tard de fabuleuses mines d'or. Un Rush de tous les aventuriers du monde entier s'abattit sur la Californie et malgré la résistance de Sutter les chercheurs d'or s'emparèrent de ses terres. Il essaya vainement de se faire rétablir dans ses droits de propriété, mais mourut sans pouvoir se faire restituer les champs sur lesquels s'était élevée San-Francisco.

Cette aventure a inspiré à Blaise Cendrars un roman *L'Or d'où* a été tiré un film américain *L'Or Maudit*. La vie de l'aventurier a été reprise par les dirigeants du cinéma hitlérien. Sutter — naturalisé Allemand pour la circonstance — a dû quitter son pays pour avoir publié des tracts contre Napoléon. S'il est vaincu, c'est parce que de tristes individus à barbe et à nez crochu, agitateurs internationaux qui cohabitent avec des négresses ou des chanteuses françaises, ont soulevé la plèbe contre lui. Et le film se termine par un plaidoyer ou Sutter réclame son « Pays » du même ton que le Führer réclame des colonies. Au mieux, ce film est un plaidoyer des grands propriétaires terriens contre la « révolution industrielle ». La photographie de ce film est très soignée, dans la tradition de l'Allemagne préhitlérienne. Les meilleures scènes sont démarquées d'après les films américains. L'ensemble reste ennuyeux, sans humanité et sans grandeur. Ce film hitlérien a obtenu à Venise la coupe Mussolini. Ne doutons pas que la première « grande production » italienne ne reçoive à Neubabelsberg la coupe Hitler (*Ermitage*, film allemand.)

G. S.



Une scène de « My Man Godfrey » avec William Powell et Carol Lombard.



« Folie douce », le nouveau film qui passe au Studio 28.

« L'empereur de Californie ».



PANTHEON
LES AMIÉS
UN GRAND FILM SOVIETIQUE

CETTE HISTOIRE SE PASSE

dans

DEUX VILLES

("A TALE OF TWO CITIES")

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

vue par

Charles DICKENS

J'AI observé son visage, répéta Mme Defarge avec colère. « Oui, j'ai observé son visage et ce n'était pas celui d'un véritable ami de la République. Laisse-le prendre soin de son visage.

— Et est-ce que tu as observé, continua Defarge, d'une voix suppliante, « l'anxiété de sa fille. Ce devait être une horrible torture pour lui. »

— J'ai observé sa fille, répéta Mme Defarge, « oui, j'ai observé sa fille, plus d'une fois. Je l'ai observée aujourd'hui et je l'ai observée d'autres fois. Je l'ai observée au tribunal et je l'ai observée dans la rue, près de la prison. Laisse-moi lever un doigt. »

Elle le leva (ependant que Carton semblait toujours lire le journal), puis le laissa retomber sèchement sur le comptoir, comme le couperet de la guillotine.

— La citoyenne est magnifique, croassa encore le juré.

— C'est un ange, dit la Vengeance en l'embrassant.

— Quant à toi, poursuivit implacablement Mme Defarge en s'adressant à son mari, si tu en avais le pouvoir — ce que tu n'as heureusement pas — tu sauverais même le gendre.

— Moi, protesta Defarge. « Pas même s'il me suffisait de lever ce verre pour le faire. Mais moi, je m'arrêteraïs là. Je dis, arrêtons-nous là. »

— Ecoutez-moi, Jacques, dit Mme Defarge, « et vous aussi ma petite Vengeance, écoutez-moi tous les deux. Depuis longtemps, j'ai cette race-là inscrite sur mon registre, pour d'autres crimes de tyran. Cette race est vouée à l'extermination. Demandez à mon mari si ce n'est pas vrai. »

— C'est vrai, répondit Defarge sans qu'on le lui demandât.

— Au début de ce grand jour où la Bastille tomba, il trouve ce document, il l'apporte, nous le lisons, ici, à cet endroit, à la lumière de cette lampe. Demandez-lui si ce n'est pas vrai?

— C'est vrai, affirma Defarge.

— Cette nuit-là, lorsque le papier a été lu et que la lampe s'est éteinte et que le jour a commencé à se montrer à travers ces mêmes contrevents, je lui ai dit que j'avais un secret à lui divulguer. Demandez-lui si ce n'est pas vrai?

— C'est vrai.

— Je lui fais connaître ce secret. Je frappe cette poitrine des deux mains comme je le fais maintenant. Et je lui raconte tout. Defarge, j'ai été élevée parmi les pêcheurs, au bord de la mer, et cette famille que les Evremont ont tellement fait souffrir, c'est ma famille à moi. Defarge, cette sœur du paysan mortellement blessé était ma sœur, ce mari était le mari de ma sœur, cet enfant pas encore né était leur enfant, ce père était mon père, ce frère était mon frère, ces morts-là sont mes morts. Et cet appel pour les venger, c'est à moi qu'il s'adresse. Demandez-lui si ce n'est pas vrai?

— C'est vrai.

— Alors, allez dire au Vent et au Feu de s'arrêter, mais ne le dites pas à moi.

Jacques III et la Vengeance tiraient une profonde jouissance du ressentiment de Mme Defarge. Celui qui lisait le jour-

nal pouvait deviner combien cette dernière était pâle. Defarge s'interposa pour la mémoire de la femme compatissante du marquis. Mais Mme Defarge ne faisait que répéter:

— Dites au Vent et au Feu de s'arrêter, mais ne le dites pas à moi.

Des clients entrèrent et le petit groupe se dispersa. Sydney Carton paya sa consommation, compta avec difficulté la monnaie, et demanda, comme il était étranger, qu'on lui indiquât le chemin du Palais National. Mme Defarge l'accompagna à la porte, mit son bras sous le sien, en lui montrant la route à prendre. Le client anglais songea alors que ce pourrait être une bonne chose de lever ce bras, et de frapper dessus, profondément.

Mais il s'en alla et bientôt il se trouva dans l'ombre du mur de la prison. A l'heure convenue, il en sortit pour se présenter chez M. Lorry. Il trouva le vieux monsieur qui marchait de long en large avec anxiété. Il dit qu'il était resté tout le temps près de Lucie et qu'il ne l'avait quittée que pour être présent au rendez-vous. On n'avait pas vu le Docteur depuis qu'il avait quitté la banque, vers quatre heures. Lucie avait un faible espoir que son intervention pourrait sauver Charles, mais faible, très faible. Il était parti il y avait plus de cinq heures. Où pouvait-il être?

Ils attendirent jusqu'à dix heures, mais le Docteur Manette ne venait toujours pas, M. Lorry ne voulut pas laisser Lucie plus longtemps seule. Il décida de retourner auprès de la malheureuse et il fut convenu qu'il reviendrait à la banque à minuit.

Entre temps, Carton attendait le Docteur seul, à côté du feu.

Il attendit, et la pendule sonna minuit. Mais le Docteur n'était toujours pas rentré. M. Lorry n'apporta aucune nouvelle. Où pouvait être le Docteur?

Ils se posaient cette question et ils commençaient à avoir quelque espoir, quand ils reconquirent son pas dans l'escalier. Mais dès qu'il parut, il fut visible que tout était perdu. On ne put jamais savoir s'il avait réellement vu le procureur, les juges ou s'il avait erré par les rues. Et comme il se tenait immobile devant MM. Lorry et Carton, ces derniers ne lui posèrent même pas de questions tellement son visage était éloquent.

— Je ne peux pas le trouver, dit-il. « J'en ai pourtant besoin. Où est-il? »

Son cou était nu, il n'avait pas de cha-

peau, et comme il parlait son regard impuissant se promenait autour de la chambre. Il ôta sa veste et la laissa tomber par terre.

— Où est mon banc? J'ai cherché mon banc partout et je ne peux pas le trouver. Qu'a-t-on fait de mon ouvrage? Ça presse. Il faut que je finisse mes souliers.

MM. Lorry et Carton se regardèrent épouvantés.

— Allons, allons, dit-il d'une voix suppliante, « donnez-moi mon travail. Donnez-moi mon travail. »

Comme on ne lui répondait pas, il s'aracha des touffes de cheveux et se mit à trépigner comme un enfant.

— Ne torturez pas un pauvre malheureux, rugit-il. « Donnez-moi mon travail. Que deviendrons-nous si mes souliers ne sont pas finis ce soir? »

Perdu, complètement perdu.

Il était si visiblement impossible de le raisonner, de faire quoi que ce fût que les deux hommes, comme s'ils s'étaient mis d'accord, posèrent une main sur son épaule et le persuadèrent de prendre place près du feu en lui promettant de lui donner son travail tout à l'heure. Le Docteur se laissa tomber dans le fauteuil. Il regardait le feu. Des larmes coulaient de ses yeux. M. Lorry s'aperçut alors que son ami redevenait exactement ce qu'il avait été jadis, comme si tout ce qui s'était passé depuis sa captivité n'avait été qu'un rêve.

Mais quoique touchés et horrifiés comme ils l'étaient à la vue de cette ruine, ce n'était pas le moment de s'abandonner à l'émotion. La jeune femme solitaire et privée d'espoir les appelait tous deux avec trop de force. Encore une fois, ils se regardèrent. Carton parla le premier.

— Le dernier espoir est parti. Il n'était pas grand. Oui, il vaut mieux le conduire auprès de sa fille. Mais avant de partir, voulez-vous pour un instant, me donner toute votre attention. Ne me demandez pas pourquoi je prends ces précautions, ni pourquoi je vais exiger de vous une promesse. J'ai une raison de le faire — une bonne raison.

— Je n'en doute pas, répondit M. Lorry. « Parlez. »

Entre les deux hommes, le Docteur se balançait en gémissant. Ils se parlèrent comme ils l'eussent fait la nuit, dans la chambre d'un malade.

Carton se pencha pour ramasser le veston qui était par terre, à ses pieds. A ce moment, un petit agenda dans le-



TRADUCTION ET ADAPTATION
DE LOUISE BOVE

ILLUSTRATION DE LINGNER

quel le Docteur avait l'habitude d'inscrire ses occupations de la journée, tomba d'une poche. Carton le ramassa. A l'intérieur de cet agenda, il y avait une feuille de papier pliée.

— Nous devrions regarder ceci, dit-il. M. Lorry acquiesça d'un hochement de tête.

— Dieu merci. — Qu'est-ce que c'est? demanda M. Lorry avec empressement.

— Un instant. Je vous en parlerai tout à l'heure, dit Carton en retirant de la poche un autre papier. « Ça c'est le passeport qui me permet de quitter la ville. Regardez-le. Vous voyez: Sydney Carton, nationalité anglaise. »

M. Lorry prit le passeport, le regarda avec gravité.

— Gardez-le-moi jusqu'à demain. Je dois aller voir Charles Darnay, vous vous rappelez, et il vaut mieux que je n'emporte pas ce passeport sur moi pour aller à la prison.

— Pourquoi pas?

— Je ne sais pas. Je préfère ne pas le faire. Maintenant, prenez ce papier que le Docteur Manette portait sur lui. C'est un passeport comme le mien qui lui permettra lui, sa fille et son petit enfant de passer la barrière et la frontière à n'importe quel moment. Vous voyez?

— Oui.

— Peut-être l'a-t-il obtenu hier, parce qu'il craignait un autre malheur. De quand est-il daté? Mais cela n'a pas d'importance. Mettez-le soigneusement en sûreté avec le vôtre et le mien. Maintenant, écoutez-moi: Je n'avais jamais pensé jusqu'à maintenant qu'il était en possession d'un pareil papier. C'est parfait, à moins qu'on ne l'annule. Il peut être bientôt annulé. J'ai des raisons de croire qu'il le sera.

— Ils ne sont pas en danger, pourtant?

— Ils sont en grand danger. Ils sont en danger d'être dénoncés par Mme Defarge. Je le sais de ses propres lèvres à elle. J'ai entendu certaines paroles prononcées par cette femme qui ne laissent aucun doute sur ses intentions, je n'ai pas perdu de temps, et, depuis, j'ai eu un entretien avec l'espion. Il m'a confirmé ce que je viens de vous dire. Il sait qu'un bûcheron près de la prison est sous l'influence des Defarge. Ce bûcheron, a dit Mme Defarge, l'a vue — il ne prononce jamais le nom de Lucie — faire des signes aux prisonniers. Il est facile de de-

viner ce qui va se passer. On va user du prétexte habituel de complot, ce qui entrainera la mort de Lucie, et peut-être celle de son enfant, et peut-être celle de son père — car tous les deux, le père et la petite fille, ont été avec Lucie à cet endroit. Ne prenez pas un air aussi horrifié. Vous allez les sauver tous.

— Que Dieu me donne la force de le faire, Carton. Mais comment?

— Je vais vous dire comment. Cela dépendra de vous, et cela ne peut dépendre d'un meilleur homme. Cette dénonciation ne sera certainement pas faite avant après-demain, peut-être même deux ou trois jours plus tard, probablement dans une semaine. Vous savez que c'est un autre crime de pleurer et de montrer de la sympathie pour une victime de la Guillotine. Sans aucun doute, Lucie et son père vont se rendre coupables de ce crime. Et cette Mme Defarge, retiendra ce nouveau crime pour l'ajouter au précédent, afin d'être sûre que ses ennemis ne lui échapperont pas. Vous me suivez?

— Si attentivement et avec tant de confiance en ce que vous dites que pour le moment je perds de vue — et M. Lorry toucha le dossier de la chaise du Docteur — je perds de vue cette douleur-là.

— Vous avez de l'argent. Il vous sera donc facile d'atteindre rapidement le bord de la mer. Votre retour en Angleterre a été déjà préparé il y a quelques jours. Ayez les chevaux prêts, de bonne heure demain matin afin que vous puissiez partir l'après-midi, à deux heures.

— Ce sera fait.

Une telle ardeur l'animait qu'il la communiqua à M. Lorry qui devint à son tour viv comme la jeunesse.

— Vous êtes un noble cœur. Je vous ai dit qu'il était difficile de trouver un meilleur homme que vous. Dites-lui cette nuit même ce que vous savez du danger qu'elle court avec son père et son enfant. Insistez, car elle est capable de mettre sa tête blonde avec joie à côté de celle de son mari.

Il hésita un instant, puis continua:

— Pour son enfant et pour son père, faites-lui comprendre que c'est son devoir de quitter Paris, avec eux et avec vous, à l'heure que je vous ai dite. Dites-lui que c'était la dernière volonté de son mari. Dites-lui qu'il y a plus de choses qui dépendent de cela qu'elle ne peut le supposer, ni même l'apprécier. Est-ce que vous pensez que dans l'état où il est le Docteur acceptera de suivre sa fille, dites-moi?

— J'en suis certain.

— C'est ce que je croyais. Préparez donc tout ce que je vous ai dit, sans hâte, sans énervement. Trouvez-vous vous-même prêt à partir. Dans la voiture attelée, ici, dans cette cour. Aussitôt que j'arrive, refermez la portière, et partez.

— Je comprends que quoi qu'il arrive, je vous attends.

— Vous avez mon passeport, ainsi que les autres, dans votre poche, et vous me réservez une place. Vous n'attendrez que mon arrivée, et alors en route pour l'Angleterre.

— Alors, dit M. Lorry, serrant la main si ferme de Sydney, tout ne dépendra pas que du vieil homme que je suis, puisque vous serez près de moi, jeune homme ardent.

— Avec l'aide de Dieu, je serai près de vous. Mais promettez-moi solennellement que rien ne vous fera dévier de la voie où nous nous sommes engagés.

— Rien, Carton.

— Souvenez-vous de ces mots, demain. N'hésitez pas, s'il le faut, à abandonner celui que rien ne pourrait sauver, afin de ne pas sacrifier tant de vies précieuses.

— Je me rappellerai ce que vous dites. J'espère faire loyalement mon devoir.

— Et moi: j'espère faire le mien. Adieu.

Quoique Carton eût prononcé ces mots avec un sourire grave et qu'il eût même porté la main du vieillard jusqu'à ses lèvres, il ne s'en alla pas encore. Il l'aida à réveiller la forme qui se balançait devant l'âtre où expirait un feu, et après lui avoir mis un chapeau et un manteau, il la fit sortir en lui promettant de lui trouver le banc et les souliers qu'elle réclamait encore en gémissant. Il l'accompagna jusqu'à la porte de la maison où veillait le pauvre cœur affligé pendant cette nuit atroce. Il entra dans la cour et, seul, regarda durant quelques instants la lumière qui éclairait la fenêtre de Lucie, puis, avant de partir la souffla d'une bénédiction, et d'un Adieu.

XI

Les condamnés qui devaient être exécutés ce jour-là attendaient leur sort dans la triste prison de la Conciergerie. Leur nombre était celui des semai-

nes dans une année. Cinquante-deux têtes allaient rouler sur la plage vivante de la ville vers la mer éternelle.

Charles Darnay, seul dans sa cellule, ne se faisait pas d'illusions depuis qu'il avait passé devant le tribunal. Dans chaque ligne du document qu'on avait lu, il avait entendu sa condamnation. Il avait compris qu'aucune influence humaine ne pouvait le sauver, qu'il était condamné par des millions d'hommes et qu'un seul d'entre eux était impuissant. Néanmoins, il ne lui était pas facile, devant l'image de sa femme qui se présentait à lui, de se faire à l'idée qu'il allait mourir. Il tenait à la vie et cela lui était pénible de lâcher prise. Et quand il lui arrivait de le faire, il se raidissait. Il y avait du tumulte dans son âme. Il se révoltait contre cette résignation à laquelle il s'abandonnait parfois, car sa femme et son enfant, qui vivaient pour lui, lui paraissaient protester de toutes leurs forces contre son égoïsme.

Ainsi était-il arrivé au matin de ce jour où cinquante-deux têtes devaient tomber.

Et à présent qu'il avait retrouvé son calme et qu'il espérait pouvoir mourir avec calme, de nouvelles pensées envahirent son esprit.

Il n'avait jamais vu l'instrument qui devait lui couper la tête. A quelle hauteur s'élevait l'échafaud? Combien de marches faudrait-il monter? Les mains qui le toucheraient seraient-elles teintes de rouge? De quel côté serait tourné son visage? Serait-il exécuté le premier ou le dernier? Ces questions et beaucoup d'autres se présentèrent à lui. Elles étaient indépendantes de sa volonté et de la peur. Elles étaient plutôt provoquées par un besoin étrange et obsédant de savoir quelle attitude il devait prendre au moment d'être conduit au supplice, un besoin dont la grandeur était disproportionnée avec les quelques brefs instants que Charles avait encore à vivre.

Midi allait sonner. Maintenant Charles s'était débarrassé de la pensée bizarre concernant son attitude sur le lieu du supplice, qui l'avait obsédé. Il allait et venait, répétant les noms de ses chers bien-aimés. Il pouvait marcher à présent sans être distrait par aucune lubie, et prier pour ceux qu'il aimait et pour lui-même. Midi parti pour toujours.

Il savait que l'heure de sa mort était trois heures, et il savait qu'on viendrait le prendre plus tôt car les charrettes n'allaient pas vite sur les pavés.

Il décida en conséquence de considérer qu'il allait mourir à deux heures et d'en employer le temps qui l'en séparait à fortifier son âme, afin de pouvoir soutenir ses compagnons pendant le trajet fatal.

Comme il marchait de long en large, les bras croisés sur sa poitrine, bien différent du prisonnier qui avait marché de long en large à La Force, il entendit sonner une heure sans surprise. L'heure avait été ni plus longue, ni plus courte que les autres heures. Il remercia le ciel d'avoir retrouvé le contrôle de lui-même. Il pensa: « Maintenant, il ne reste plus qu'une heure », et il reprit sa marche.

A ce moment, des pas retentirent dans le corridor. Il s'arrêta. Une clef pénétra dans la serrure. Avant que la porte s'ouvrit et pendant qu'elle s'ouvrit, il entendit un homme dire tout bas en anglais:

— Il ne m'a jamais vu ici, j'ai évité de me mettre sur son chemin: allez-y seul. J'attends à côté: ne perdez pas de temps.

La porte fut vivement ouverte et fermée, et là, devant lui, face à face, tranquille, le regardant avec attention, un sourire illuminant son visage, un doigt par précaution sur les lèvres, Charles vit Sydney Carton.

Il y avait en ce dernier quelque chose de si radieux, de si remarquable que, tout d'abord, le prisonnier crut qu'il avait affaire à une apparition. Mais il parla, et c'était sa voix, mais il prit la main du prisonnier, et c'était sa véritable main.

— De tous les hommes qui existent sur cette terre, c'est moi que vous pensiez le moins voir? dit Carton.

— Je ne pouvais pas croire que c'était vous. A peine puis-je le croire à présent encore. N'êtes-vous pas — la crainte venait de se glisser dans son esprit — prisonnier?

— Non. Par hasard, j'ai pu exercer quelque influence sur un geôlier et c'est ce qui explique ma présence ici. Je viens de chez votre femme, cher Darnay.

Le prisonnier se tordit les mains.

— Je vous apporte une requête de sa part.

— Qu'est-ce?

(La fin au prochain numéro.)

Visitez le pays de vos rêves

en participant au grand voyage

REGARDS

à des prix très réduits en

U. R. S. S.

SOUS LA DIRECTION DE NOTRE COLLABORATEUR
André WURMSER, le fameux CASIMIR LECOMTE

- | | | | |
|----------------------|---|------------------|---|
| 31 Oct. | Départ de PARIS à 22 h. 45 | 8 Nov. | Fin de la visite générale de la ville. Musée des Peuples de l'U.R.S.S. Départ le soir à 22 heures. |
| 1 ^{er} Nov. | Repas en wagon-restaurant. Arrivée à BERLIN-Friedrichstrasse à 17 h 40. Transfert à l'hôtel. Dîner. | 9 Nov. | Leningrad: arrivée à 10 h. Installation à l'hôtel. Visite générale de la ville: Musée d'extension de la ville, le célèbre musée de l'Ermitage, la forteresse Pierre et Paul. Au cours de la visite de Leningrad, on remarquera encore la place Ouritzky, le Palais d'Hiver, l'Institut Smolny, les nouveaux quartiers, etc. |
| 2 Nov. | BERLIN, séjour libre. Tous repas. Départ à 23 h. 50. | 9, 10 et 11 Nov. | Matinée libre. Départ à 13 heures. |
| 3 Nov. | Traversée de la POLOGNE. Repas en wagon-restaurant. Passage à 20 h. à NEGORE-LOYE (frontière soviétique). Souper en wagon-restaurant. | 12 Nov. | Arrivée à la frontière soviétique (Negoreloye) à 12 h. 49. Déjeuner et dîner en wagon-restaurant. Arrivée à VARSOVIE à 20 heures. Transfert à l'hôtel. |
| 4 Nov. | MOSCOU, arrivée à 10 h. 55. Installation à l'hôtel. Visite générale de la ville. Musée de la Révolution: la Place Rouge et les alentours du Kremlin. | 13 Nov. | VARSOVIE, séjour libre. Repas à l'hôtel. Départ: 21 h. 48. |
| 5 et 6 Nov. | Suite de la visite de la ville: Le nouveau « Métro » et le parc de culture et repos Gorki, les nouveaux quartiers. Une grande usine et ses institutions sociales. | 14 Nov. | Traversée de l'Allemagne. Repas en wagon-restaurant. |
| 7 Nov. | FETES DU XIX ^e ANNIVERSAIRE. | 15 Nov. | Arrivée PARIS-Nord à 6 h. 46. |

Hors de l'U.R.S.S.: Chemin de fer de 3^e classe et wagons-restaurants. Hôtels et restaurants à Varsovie et Berlin (boissons et pourboires non compris). — En U.R.S.S.: Chemin de fer avec couchettes (litière la nuit). Transfert aux hôtels. Bons hôtels et restaurants. Excursions: 2 à 3 heures par jour en autobus spéciaux. Services de guides-interprètes. Tous visas. (Boissons non comprises).

PARIS — PARIS
tout compris
PRIX EXCEPTIONNEL **1850 fr.**
en 2^e classe **2775 fr.**



Inscriptions jusqu'au 16 octobre à "REGARDS"
89, rue d'Hauteville — PARIS 10^e
Demander programme détaillé et formulaires spéciaux



DIOT et
ARCHAM-
BAUD lisent
les journaux

Les 6 jours event populaire

par
J. ANTHEIL

JE suis sportif de longue date. Mais je n'avais jamais assisté aux Six Jours.

Cela peut étonner, mais cela s'explique. Si vous aimez le sport pour la saine fatigue qu'il procure, pour l'harmonieux développement corporel qu'il occasionne, pour l'air frais et pur dont les poumons peuvent s'emplier, que penseriez-vous d'une épreuve qui se déroulerait dans une atmosphère empestée, qui durerait six jours et six nuits, au cours desquels les hommes (des courageux) ne connaîtraient autant de repos ni trêve.

Il y a là, sans doute aucun, quelque chose qui vous choquera!

Comme moi. Pourtant, pourquoi le nier, ce spectacle ne manque pas de pittoresque.

Ce sont, du reste, les « populaires », ceux qui sont aux dernières places, les « titis », qui y contribuent le plus largement.

On annonce une grosse prime? Tout là-haut, on réclame « un tour » du généreux donateur.

Le fait-il, ce « tour »? D'un premier mouvement, on l'applaudit.

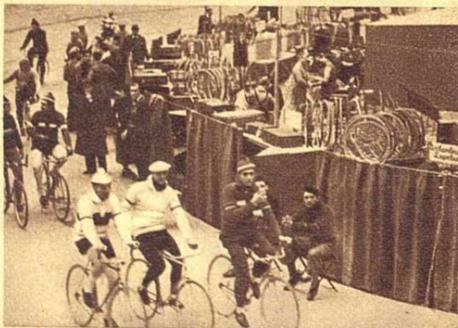
Passé, on le « chambre ». Cette année, pour « honorer » Antonin Magne, un certain M. Cazalis a composé une chanson. Avec des rimes riches, s'il vous plaît!

Par exemple, celle-ci :
*Foule au cœur magnanime.
Avec la ronde que Magne anime!*

Ou cette autre :
*Semblable au grand Charlemagne,
Tu vins Antonin Magne!*



LACQUEHAY
ARCHAM-
BAUD, TON-
NELIER et
Sylvère MAES,
à l'heure du
déjeuner.



LACQUEHAY
LEDUQC et
MAGNE
passent le
quartiers des
coureurs.

Ces deux-là sont les meilleures, notez-le, et vous aurez une idée du reste. Car il y a aussi Antonin qui rime avec « Tonin », cela pendant environ 8 ou 10 vers... Convenons-en.

Le plus franc succès a salué la première audition de cette héroïque (!) élucubration : jamais, depuis que le Vel' d'Hiv' existe, on n'avait sifflé pareillement.

Le « bénéficiaire » de cette débauche d'esprit, le si gentil « Tonin »,

n'a eu, à l'audition, que cette remarque désabusée :

« Quand je pense qu'il a passé trois nuits pour « trouver » ça! »

Il est 21 heures. Le vélodrome est comble, de la pelouse au perchoir. L'allure des coureurs est vive, se maintient constamment au-dessus de 40 kilomètres.

A 6 heures du matin, quand il n'y aura plus que les balayeurs, on roulera à 5 ou 6 km. à l'heure.

Mais, n'y trouvons point à redire : ça n'a aucune importance, aucune!

Pourtant, dira-t-on, comment, dans ces conditions, déterminer le vainqueur? Comment, aussi, répartir les prix et les primes?

Eh bien, voilà!

Le vainqueur ne jouit, dans ces sortes d'épreuves, que d'une notoriété relative. Au reste, on peut toujours attendre le dernier soir pour savoir qui ce sera.

Quant aux prix et primes, ce qui se passe le plus généralement, c'est que les 30 coureurs qui ont participé à la course en divisent par 30 le montant total, quels que soient les bénéficiaires nominaux des prix ou primes.

N'est-ce pas mieux ainsi? Cette année, cependant, on note un sensible ralentissement dans la pluie des dons de tous « mécènes ».

Alors qu'autrefois des primes de plus de 1.000 francs n'étaient pas rares, l'autre nuit, une seule prime de 1.000 francs fut offerte.

Une seule... et c'est maigre.

Signe des temps!

La seule différence entre les coureurs, mais celle-ci est énorme, c'est le « fixe ».

Un grand champion à la renommée solidement établie, comme Magne, touche environ 20.000 francs. Lui, il attire la foule aux tourniquets.

Un jeune coureur, à l'étoile naissante, est payé 5 à 6.000 francs.

Son rôle est de « bagarrer », de donner à la course une animation qu'elle n'aurait pas autrement.

Je discutais cette nuit-là avec un journaliste, une compétence ès-cyclisme. Je lui demande :

« Qui a gagné les Six-Jours l'an dernier? »

« Archambaud-Lapébie ».

Je m'étonne : deux purs routiers, c'est peu courant, dans une épreuve sur piste. Et ce camarade m'explique :

« — Il n'y avait, l'an dernier, que des routiers au départ. Pourquoi? Parce qu'ils coûtent moins chers et sont plus populaires que les pistards. C'est d'ailleurs pour cette raison que les Six Jours eurent lieu en novembre, alors que d'habitude ils étaient disputés au mois d'avril. Avril, c'est le début de la saison routière, novembre en est la fin. »

Ce même obligeant confrère, je le questionne à nouveau :

« — Roger Lapébie est un beau champion routier mais, cette année, il n'a rien « fait ». Comment cela se fait-il? »

Il me répond :

« — Comme Archambaud, Lapébie n'a, en effet, pas été transcendant. Mais, je vous le disais tout à l'heure, ils avaient tous deux gagné les derniers Six-Jours. Or, dans cette course, l'homme est à la merci d'un soigneur qui force un peu les doses de « dopette ». Alors... »

Décidément, ça n'est pas du sport...

les conseils de Ginette

NOTRE CUISINE

POMMES DE TERRE SOUFFLEES

Elles sont bien difficiles à réussir, mais rien n'est d'un meilleur effet avec une belle viande grillée. Voilà comment il faut les faire. Mais tout d'abord, sachez que le choix est d'une importance primordiale. La Hollande, du moment qu'elle n'est pas trop humide, vous donnera les meilleurs résultats. Prenez-les assez grosses, de forme aussi régulière que possible, pelez-les, lavez-les et essuyez-les très fort et très soigneusement, et posez-les sur un torchon propre. Les pommes de terre doivent être taillées parfaitement, c'est-à-dire d'une épaisseur régulière d'un demi-centimètre et sans encoche ni bavure, car une épaisseur irrégulière, tout comme une coupure manquant de netteté, empêcherait le soufflage. Munissez-vous donc d'un couteau assez long et très tranchant et coupez les pommes sur la planche à hacher. D'un coup de couteau très net vous ferez sauter les deux extrémités et les deux côtés bombés de chaque pomme, puis vous coupez en tranches ; vous les essayez encore ; les voici bien préparées, voyons maintenant la cuisson. Servez-vous d'une bassine profonde, dite bassine à friture et munie, si possible, d'un panier en laiton qui facilite l'entrée et la sortie des pommes de terre. Remplissez d'huile à moitié et rien que d'huile, c'est elle qui donne la meilleure friture et la seule digestive. La cuisson se fait en deux temps : la première peut aussi bien se faire une heure d'avance, l'autre à la dernière minute. Premier temps : la chaleur de l'huile doit être moyenne, la pomme doit cuire complètement sans se dorer. Pour essayer l'huile, jetez-y une seule tranche d'abord, elle doit crépiter très légèrement, vous jetterez alors les tranches une à une pour qu'elles ne s'attachent pas. Augmentez la chaleur peu à peu jusqu'à la fin de la cuisson qui doit se faire en 6 ou 8 minutes. Enlevez alors les pommes de terre et laissez-les attendre dans la passoire. Deuxième temps : faites chauffer l'huile, jusqu'à ce qu'elle soit fumante cette fois-ci, plongez-y les pommes, toujours en prenant les mêmes précautions, remuez-les légèrement et retirez la bassine du feu : en une minute elles doivent avoir pris couleur et être gonflées ; retirez-les et servez immédiatement.

Lorsque vous préparez une pâte comment éviter la formation des grumeaux? En tamisant la farine et en la délayant peu à peu avec un liquide froid.

Quand vous faites griller du poisson, comment éviter que la peau ne se colle au gril ? En faisant bien chauffer celui-ci avant de placer dessus les poissons.

Eplucher des oignons est infiniment désagréable ; comment s'y prendre pour éviter les picotements aux yeux qui les font pleurer ? Soit en les épluchant sous l'eau du robinet ou encore au-dessus d'une casserole contenant de l'eau bouillante.

Y a-t-il un moyen de reconnaître le degré de fraîcheur d'un œuf ? Prenez un litre d'eau, salez-la avec 8 cuillerées à soupe de sel de cuisine. Mettez l'œuf dans cette eau : s'il est du jour, il tombera au fond du récipient ; s'il est de la veille il ne touche pas tout à fait le fond, s'il a quatre jours, il sort de l'eau.

FEMME. L'ENFANT. LE FOYER



Dans un des nombreux ateliers organisés par les Comités du « Fronte popular », ces femmes madrilènes confectionnent des vêtements de laine destinés aux miliciens qui sont au front.

La vie de la femme du Troisième Reich

MISE en présence de quelques nouveaux documents sur le sort des femmes allemandes, je voudrais aujourd'hui encore revenir sur ce sujet.

Les malheureuses qui sont dans les camps de concentration ne sont pas les seules à souffrir car celles qui ne sont pas enfermées derrière des grilles sont enchaînées à la pire des misères.

Le Führer a prêté à l'Allemagne bonheur et prospérité sous son règne, mais ce ne sont ni les parades monstres, ni les fêtes grandioses qui suffisent à nourrir un peuple affamé.

J'ai eu l'occasion de lire une lettre qu'une ouvrière allemande a adressée à Radio-Moscou. Cette femme est une parmi toutes celles — innombrables — qui vivent dans l'affreuse angoisse du lendemain et qui appellent

de toutes leurs forces un « changement » quel qu'il soit, car, dit cette victime, « qu'importe ce qui arrive, ce sera toujours mieux ». Elle donne sur sa vie quelques détails très simples : son mari, en chômage depuis 1932, est actuellement à l'Assistance Sociale à devoir. Pour 42 heures de travail, elle gagne 21 marks. Sa fille doit payer loyer, l'école...

vêtements; que reste-t-il pour la nourriture ? Pourtant la santé délicate de son enfant (2 ans 1/2) nécessiterait des soins particuliers, une nourriture très saine, elle-même est enceinte; tout ce qui serait bon pour elle et pour l'enfant, lait, beurre, œufs, viande rouge, légumes et fruits frais, sont d'un prix inabordable. Sa nourriture principale : des tartines de margarine ou de la marmelade. Aussi n'est-il étonnant qu'elle se sente affaiblie, qu'elle soit victime d'évanouissements. Mais, dit-elle, « c'est l'état de milliers de femmes prolétaires du III^e Reich. »

Les Allemandes ne sont pas unanimes à chanter les louanges du Führer, comme certains journaux voudraient nous le faire croire; dans aucun pays une mère ne se résigne à voir son enfant souffrir de la faim; le mécontentement est grand et il se manifeste souvent publiquement dans les marchés ou devant les boutiques d'alimentation. Mais ce mécontentement, si justement et courageusement exprimé, trouve toujours son épilogue naturel derrière une porte bien verrouillée; ainsi en a décidé la justice hitlérienne : femmes de militants, femmes du peuple qui ne...

regards

ABONNEMENTS FRANCE & COLONIES

3 mois : 12 fr. - 6 mois : 22 fr.
un an : 40 fr.

ÉTRANGER

1^{er} Pays ayant accordé la réduction de 50 % sur les tarifs postaux.

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 33 fr.
un an : 60 fr.

2^{es} Autres pays.

3 mois : 24 fr. - 6 mois : 45 fr.
un an : 80 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
89, RUE D'HAUTEVILLE, PARIS - X
Téléphone : PROVENCE 52-13
Chèque postal : PARIS 1715-54
Les manuscrits non demandés ne seront pas rendus.

MODE &

POUR la nuit, on peut adopter pour les petites filles, le pyjama ou la chemise de nuit. L'un et l'autre sont gentils, la longue chemise de nuit est peut-être plus mignonne, le pyjama est sans doute plus pratique, surtout parce qu'il tient plus chaud. Vous trouverez ici deux modèles, pour des fillettes de deux à quatre ans. Si les enfants sont très couverts dans leur lit, on peut faire chemises ou pyjamas en tissus de coton; s'ils sont peu couverts on a intérêt à choisir des tissus plus chauds, dans le genre de la finette molletonnée, que l'on fait unie et aussi à fleurettes.

La culotte du pyjama est ornée d'un empiècement pointu et vient se boutonner après la petite blouse. Celle-ci a un petit col rond et une patte boutonnée tout le long du devant.

La chemise a un empiècement très court, des petites manches ballon, le bas est monté par beaucoup de fronces à l'empiècement. Les coutures sont marquées par un point d'épines brodé avec du coton de couleur vive. Ces vêtements doivent être taillés très largement car il est indispensable que les enfants ne soient gênés de nulle part et conservent toute leur liberté de mouvement.

Pour être jolie, la chemise devra être très froncée et extrêmement longue, laissant à peine voir les pieds.



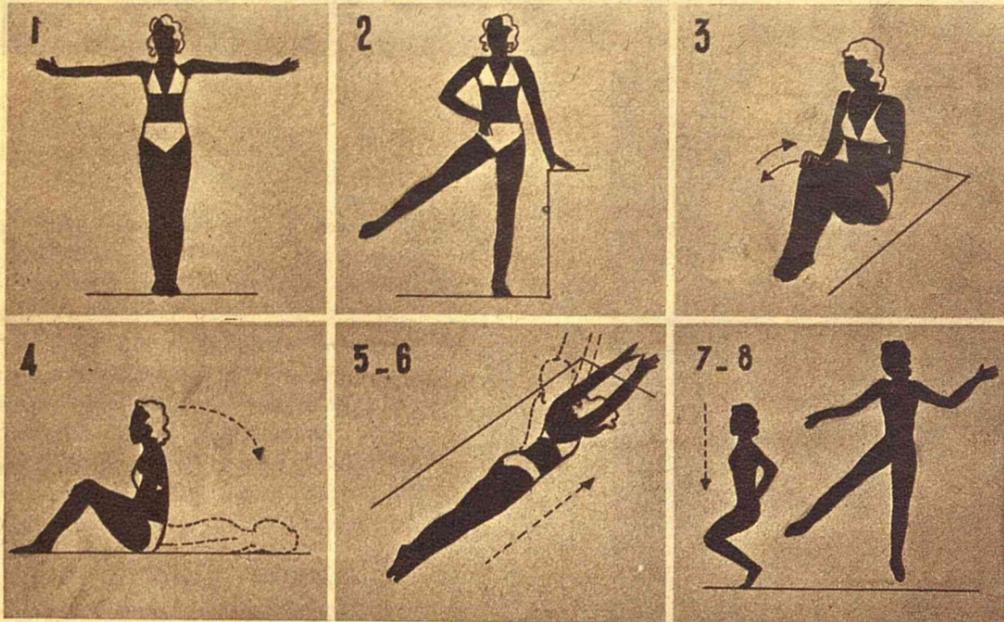
... que permet le simple exercice de mes Droits de propriété. Car vous êtes mes serfs... Allez! Et celui d'entre vous qui ne m'appellera point messire sera envoyé aux galères. »

« Ouvriers, vous voici en service du travail! L'ère d'insécurité est terminée. Plus de troubles sociaux à redouter... A vos outils, Fixe! Au travail, Pas gymnastique, marche! »



... que permet le simple exercice de mes Droits de propriété. Car vous êtes mes serfs... Allez! Et celui d'entre vous qui ne m'appellera point messire sera envoyé aux galères. »

Cinq minutes de culture physique



Cette semaine vous allez travailler le programme du MARDI

1. Debout. Ecartez les bras et tirez fortement de côté comme si vous vouliez encore agrandir l'écart, puis laissez tomber les bras en expirant par la bouche jusqu'au bout du souffle.

2. Prenez un appui quelconque d'une main, levez la jambe de côté et revenez en expirant. Faites de même pour l'autre jambe. Il faudra également tirer comme pour les bras.

3. Assise. Le torse bien droit, genoux pliés, pieds à plat. Avancez en penchant les genoux d'un côté, puis de l'autre, et en les gardant bien joints tout le temps.

4. Même position que n° 3, mais pieds et genoux légèrement écartés et les mains sur les genoux. Faites glisser lentement les mains le long des cuisses et posez le dos par terre, mais en commençant par appuyer au sol les vertèbres du bas du dos, et ainsi de suite jusqu'à ce que la tête touche le sol, et revenez en place.

5. A plat ventre, bras allongés au-dessus de la tête, avancez en tirant le buste.

6. Même position. Levez, puis baissez les bras, le torse et la tête.

7. Debout, dressez-vous sur la pointe des pieds, puis fléchissez les jambes. Commencez par faire le mouvement 5 fois; puis allez en augmentant.

8. Sautez légèrement en lançant doucement les jambes de côté, une jambe après l'autre.

9. Respirez profondément jusqu'à ce que la respiration soit redevenue calme.

Mario LATOUR.

Pour votre intérieur

Je signalais il y a quelque temps qu'un joli parquet bien entretenu était l'apanage d'un intérieur soigné et coquet et je déplorais par la même occasion que cela soit un élément de fatigue pour les ménagères, alors qu'il existe des appareils électriques qui facilitent tellement cette besogne et qui devraient être d'un prix tel que la plus modeste d'entre nous pourrait les acquérir. J'indiquais cependant qu'un parquet régulièrement entretenu donne relativement moins de travail qu'un parquet mal soigné. Une lectrice m'a alors fait très justement remarquer que bien des logements ne comportaient pas de parquets mais des sols en carrelages et me demandait comment le rendre le plus joli possible. Hélas ! s'il est assez ancien, je crois qu'il est difficile de changer beaucoup son aspect. Je ne possède pas de grandes données sur cette matière, cependant voici quelques indications qui pourront lui être utiles, ainsi qu'à d'autres, je veux l'espérer. Tout d'abord, avant de passer quoi que ce soit sur le carrelage, il lui faut un bon nettoyage. Pour cela, vous en savonnerez les carreaux avec du savon noir et de l'eau bouillante et vous brossez bien énergiquement avec une brosse à chiendent très dure, puis, sans rincer, vous

le frotterez avec un mélange de sable fin et de savon de Marseille. Faites alors un premier rinçage avec une eau très fortement additionnée d'eau de javel et un autre rinçage à l'eau claire. Vous épongerez bien et laisserez sécher. Lorsque votre carrelage sera tout à fait sec, pour lui donner un peu de couleur et de brillant, vous pourrez employer ce procédé à deux temps : 1° Faites un mélange de colle de peau et d'ocre rouge et passez-le sur toute la surface. 2° Une fois sec, étendez l'encaustique suivant : dans de l'eau chaude en ébullition faites fondre gros comme une noix de carbonate de soude et une quantité égale de savon de Marseille. Ces deux éléments étant fondus, ajoutez gros comme un œuf de cire jaune. Laissez refroidir et appliquez avec un linge propre. Une fois sec, faites briller au chiffon de laine.

Voici une autre recette d'encaustique, qui servira à la fois à colorer et à donner du brillant.

Eau ordinaire 1.500 gr. Cire jaune 150 gr. Savon noir 120 gr. Sel de tartre 5 gr. Faites bouillir ces éléments jusqu'à homogénéité et ajoutez 5 gr. de rouge de Venise (ou de la terre d'ombre, si vous préférez).

JEUX & DISTRACTIONS

MOTS CROISÉS

- 1. Les miliciennes en...
— 2. Colère. Ville du Maine correspondante de...
— 3. Charge de...
— 4. Troublée. Dans...
— 5. Celui que joue le...
— 6. Révèle propre à créer...
— 7. 2 lettres de « Da-...

bit ». Celui de la Russie tente l'Allemagne. D'un verbe gal. — 8. Carte. Dans l'Hérault. — 9. Elle est sans conteste la minorité à la Chambre. — 10. Enfermé à l'étroit. — 11. Certains grands cerfs. Marque la dépendance. — 12. Soldat du génie. Négation.

Verticalement. — 1. Il a, en France, ses mercenaires. Il faut en fournir aux miliciens espagnols. — 2. Terminalson d'infinif. Division du temps. Note. — 3. Les ouvriers de cette usine ont envoyé deux camions de vi-

vres aux combattants espagnols. Certain tissu. — 4. Héros de Virgile. Arbre forestier. — 5. Rivière de France. Qui a de gros os. — 6. Il prête à Doriot, pour son affichage, de gigantesques panneaux qui lui sont habituellement réservés. — 7. Saison. Les Croix de Feu veulent les provoquer. — 8. Franco se charge de le faire répandre en Espagne. Empereur romain célèbre par sa cruauté. — 9. Différent. Plante officinale. — 10. Les miliciens devraient l'être en vivres et en munitions.

I	S	A	R
C	A	D	E
R	A	S	
A	M	I	
S		S	
A	R	T	
E	A		
I	N		
C	C		
H	E		

9 / 0

NOS CHANSONS

I. - CHANT ET PIANO

- a) grand format
Ch. Kœcklin Libérons Thaelmann 3.50
P. Degeyter L'Internationale 3.50
Sauveplane La Chanson de l'Arbre 3.50
J. C. Simon Les Rois 3.50

b) petit format

- Chostakovitch Au devant de la Vie 1. »
R. Caby La nouvelle ronde 1. »
H. Eisler L'appel du Comintern 1. »
Miskovski A Lénine 1. »
— Vite, vite, allez vite 1. »
— Doubinouchka 1. »
Ch. Kœcklin Libérons Thaelmann 1. »
Chekter La Marche des Aviateurs 1. »
H. Eisler Le Front des travailleurs 1. »
Cliquet-Pleyel Le chant de l'auberge 1. »

c) pour enfants

- L'Usine au jardin d'enfants 0.75
La Pionnière Olga 0.75
Les Négrillons mains 1. »

II. - CHANT SEUL

- La Carmagnole et le Ca Ira 0.50
L'Internationale 0.50
Les Partisans 0.50
La Varsovienne 0.50
Les cavaliers de la Steppe 0.50

III. - MUSIQUE CHORALE

- J. C. Simon Les Rois 1. »
Sauveplane La Chanson de l'Arbre 1. »
Le Conscriit du Languedoc 1. »
Le pauvre paysan 1. »

IV - RECUEILS

- N° 1. - Chants révolutionnaires français. 11 chants 4 fr.
N° 2. - Chants des Peuples Soviétiques. 10 chants 4 fr.

MUSIQUE POUR HARMONIES ET FANFARES ORCHESTRE INSTRUMENTALE

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

E. S. I. 24, RUE RACINE, PARIS
CH. POSTAL 974-41

Réclamez dans vos
BISCUITS
PAINS D'ÉPICES
GAUFRETTES



Coopératives et partout
PETITS FOURS
SABLÉS
PAIN DE GÈNES

BISCUITERIE L'IDÉALE

de la COOPÉRATIVE OUVRIÈRE DE PRODUCTION

46 et 48, Rue Auguste-Blanqui, GENTILLY (Téléph. : Alésia 58-15)

regards

**LE
TRAGIQUE
DESTIN
DES
FILLES
PERDUES**

UN
ÉMOUVANT
REPORTAGE
DE
LYDIA
LAMBERT

•
UNE
PAGE
INÉDITE D'
ARAGON



LES PHALANGES DE LA ROCQUE PRÉPARENT LA GUERRE CIVILE

NOUVELLES RÉVÉLATIONS DE CLAUDE MARTIAL